

L'Homme

LES ORIGINES

LES RACES

PAR LE BARON OCTAVE-GEORGES LECCA.

AVANT-PROPOS

Pour tout penseur, la question des origines et des progrès de l'humanité constitue un des plus attachants et profonds problèmes.

La science, en levant le voile qui couvrait les premiers temps de notre espèce, est à même de répondre à plus d'une question qui, il y a quelques années à peine, paraissait insoluble. On peut ainsi tracer, en grandes lignes, sa filiation, et marquer la place que l'espèce humaine occupe à côté des espèces voisines. Des étapes du passé, en partie connues, permettent de reconstituer son évolution.

Les découvertes futures finiront par déterminer le centre où se sont développés les précurseurs lointains, et donneront une solution à quelques problèmes de cette évolution, que nous ne pouvons résoudre qu'à l'aide de conjectures. Mais, pour la plupart, ces questions n'ont qu'une importance relative de documentation. La question essentielle, celle de la descendance évolutive de l'humanité, de ses rapports avec les autres êtres inférieurs en capacité intellectuelle, est résolue en principe. On arrivera peut-être à fixer un jour les étapes successives de cette évolution. En attendant, les recherches et les découvertes actuelles ont une base sur laquelle on peut s'appuyer avec confiance.

Grâce aux connaissances nées à peine au 19^e siècle, — la biologie, l'anthropologie, la paléontologie, la chronologie géologique, l'anatomie comparée, la préhistoire, — bien des mystères ont été pénétrés et, malgré tout ce qui nous reste à apprendre, la lumière se fait. Si des causes lui échappent et si elle ignore ou elle ne comprend pas encore de nombreux secrets de la nature, la science moderne est suffisamment armée pour aborder le « comment ? » et quelquefois même le « pourquoi ? » de beaucoup de choses.

L'espèce humaine a conquis la terre. Plus intelligente et partant plus puissante que toute autre espèce, elle a pu vivre plus facilement, en se multipliant aux dépens des autres (car son pouvoir destructif est sans bornes) et, à mesure du développement de son cerveau et de ses aptitudes, elle s'est groupée en familles, sociétés et peuples, qui ont évolué rapidement ou sont demeurés sur place, selon les circonstances.

Mais ce progrès et cette conquête de la terre ont cependant nécessité des centaines de siècles, d'où percent, encore peu nombreuses, les traces d'une humanité bien différente de la nôtre.

C'est un coup d'oeil timide dans les ténèbres de ces siècles lointains que nous jetterons dans les pages qui suivent. Ce petit essai tâchera de présenter au lecteur instruit, un sommaire de nos connaissances sur ce que nous savons de l'évolution de l'humanité.

Origine et ancienneté de l'homme, caractères, berceau et centres de dispersion, précurseurs des époques tertiaires et quaternaires, formation des variétés, progrès de l'espèce, enfin races et variétés humaines en général et européennes en particulier, sont les questions qui nous permettront de situer autant que possible, dans le temps et dans l'espace, nos ancêtres des temps « préhistoriques ».

Mais nous sommes sur un terrain où l'hypothèse est encore souvent le seul maître. D'autre part, la chronologie des systèmes géologiques (partant des époques préhistoriques) n'est que relative. Les lacunes de nos connaissances sont explicables par l'insuffisance des moyens.

Les quelques vues ou conclusions personnelles de l'auteur, synthétiques ou hypothétiques, sont naturellement sujettes à remaniement, comme tant d'autres.

Quelques tableaux schématiques et cartes permettront au lecteur de mieux réaliser et au besoin de compléter les indications du texte.

I.

Les Origines

L'Espèce humaine.

Une des époques les plus intéressantes et les plus fertiles de l'histoire de la terre est l'ère tertiaire (1) qui marque des transformations importantes dans les conditions géologiques et climatiques du globe, en même temps que l'apparition de formes nouvelles et plus évoluées dans la faune terrestre.

Ce fut le règne des mammifères, après celui des reptiles qui caractérise l'ère secondaire. Pendant toute la durée des temps tertiaires, les mammifères évoluent et divergent en nombreuses espèces, parmi lesquelles celles qui constituent le groupe supérieur des Primates.

Les couches géologiques ont conservé des restes fossiles qui nous permettent de connaître les espèces disparues, plus ou moins en rapport avec les origines humaines.

Au commencement du Tertiaire (éocène) paraissent les premiers Lémuriens connus (dont l'« Anaptomorphus », un tarsier archaïque qui semble être l'ancêtre commun des Simiens et de l'homme). La différenciation des Lémuriens, souche de tous les Primates, s'opère durant la série éocène. Des fossiles de singes primitifs ont été trouvés en Egypte et en Amérique, dans les terrains oligocènes. Au Miocène, qui est l'époque de la plus grande expansion des Primates, leurs espèces sont nombreuses ; les anthropoïdes et probablement les pré-hominiens aussi, étaient déjà caractérisés : Le « Sivapithecus » trouvé aux Indes, a été rapproché de ces derniers.

Une espèce a évolué vers le type humain, en Inde ou ailleurs, et des formes intermédiaires, comme l'Australopithecus Sud-Africain, au Pliocène, témoignent de la diversité des anthropomorphes supérieurs, presque hominiens (2).

(1) L'ère tertiaire, qui précède la nôtre (quaternaire) est divisée par les géologues en quatre séries ou périodes : *Eocène*, *Oligocène*, *Miocène* et *Pliocène*. La durée du Tertiaire est évaluée de cinq à dix millions d'années (le Miocène plus d'un million, le Pliocène environ un million d'années).

(2) L'ordre des Primates est généralement divisé en trois grandes familles : *Lémuriens*, *Simiens*, *Hominiens*. Parmi les Simiens ou singes, les anthropoïdes ou anthropomorphes (sans queue), et les cynomorphes, forment le groupe de l'ancien continent, celui des *catarrhiniens* (ou cercopitétides) ; les singes américains sont connus sous le nom de « plathirrinien ». Les anthropoïdes sont : le Chimpanzé, le Gorille (Afrique) ; l'Orang et le Gibbon (Asie).

Des circonstances, qui demeurent inconnues, ont déterminé l'évolution de notre espèce, caractérisée par un développement spécial de l'intelligence et des modifications de la forme et de l'attitude.

Pour trouver la liaison entre l'hominien, ou bien le « pré » ou « proto-homme » et les simiens les plus rapprochés de lui, les anthropoïdes, il faut nécessairement remonter au Tertiaire moyen. Plusieurs rameaux se sont détachés de bonne heure du tronc des Primates : celui auquel l'homme se rattache a évolué parallèlement à eux, mais dans une direction qui finira par l'éloigner de plus en plus des autres.

Aucun des anthropoïdes connus n'est considéré par la science comme ancêtre de l'homme. Les comparaisons anatomiques écartent cette supposition. Quant à une convergence de ces anthropoïdes vers le type humain, base d'une conception polygénique, elle est logiquement inacceptable.

La discussion entre les mono et les polygénistes, qui se réduit à savoir si l'homme dérive d'un seul ou de différents troncs primitifs, c'est-à-dire s'il appartient à une ou à plusieurs « espèces », est d'une importance relative. Au fond, ce n'est qu'une question de temps (espèces détachées plus tôt ou plus tard d'un tronc commun), ou de terminologie (où finit « l'espèce », où commence le « genre », séparations purement conventionnelles).

La filiation humaine peut simplement être imaginée comme une ligne ininterrompue qui traverse la profondeur des âges, en donnant des rameaux nombreux qui, plus près de nous constituent les races, plus bas les espèces, les genres, etc. Sans pouvoir préciser toutes les étapes et sans pouvoir expliquer les modalités de l'évolution, un fait est acquis pour notre phylogénie : que, depuis les êtres les plus simples, unicellulaires, qu'on rencontre à l'origine de la vie, apparue aux âges archéozoïques, la série ancestrale passe progressivement dans sa marche évolutive, d'abord par les invertébrés, ensuite par les vertébrés aquatiques (poissons), puis terrestres (batraciens ou amphibiens), mammifères inférieurs, pour aboutir à l'échelon le plus élevé des êtres vivants (1).

Depuis longtemps séparées de la souche commune, à travers le temps, de nombreuses espèces plus ou moins « humaines » ont disparu, sans laisser des traces. L'humanité actuelle appartient à une seule espèce, qui peut comprendre deux ou trois sous-espèces et quelques races principales, dont il sera question dans les derniers chapitres.

Les caractères du type humain ont dû s'imprimer vers le commencement de l'époque miocène. Mais il est impossible de déterminer l'instant

(1) La théorie nouvelle de l'ologénèse (formulée par Rosa, reprise et appliquée à l'humanité par Montandon) bouleverse en partie les conceptions actuelles sur nos origines. Elles conjecture la naissance de la vie sur toute la terre simultanément, et une évolution saccadée (mutation) par dichotomie.

évolution, si des mutations (ou changements brusques et héréditaires) se sont produites, il n'est pas possible de reconnaître le moment où les variations essentielles de forme ont eu lieu. Il nous faudrait pour cela connaître toute la série des ascendants. Mais la rareté de leurs restes fossiles ne nous permet pas de suivre ces modifications.

Le problème semble donc insoluble, soit par le fait des changements imperceptibles d'une génération à l'autre dans l'ascendance humaine, dans le cas d'une évolution lente ; — soit, en admettant les mutations, par l'impossibilité de reconnaître le type qui, par une variation brusque des formes, a donné naissance à un successeur d'un aspect différent. Or, l'évolution en général ne peut s'expliquer sans l'intervention de mutations, partielles ou générales.

Une large approximation dans le temps nous permettrait de considérer comme « humains » les êtres dotés de certains attributs spéciaux à l'homme, comme la marche debout et la forme du crâne, la parole, la réunion en tribus, ou Lien l'industrie (armes, outils). Mais quand? Où?...

Tout ce qui se rapporte à nos origines est entouré d'un brouillard à travers lequel il est téméraire de tracer une délimitation ou d'établir une chronologie.

Le tableau précédent présente en lignes générales l'évolution anthropomorphe-hominien, en égard des époques géologiques.

Les Caractères humains.

L'hominien archaïque fut de bonne heure favorisé par une évolution exceptionnelle, grâce au développement de son intelligence, qui le sépare de plus en plus des autres Primates.

Dans l'attitude verticale de son corps, réside d'abord la principale différence. La tête bien équilibrée sur la colonne vertébrale, qui est placée sous la base du crâne, le trou occipital se trouvant en-dessous. La colonne vertébrale présente quatre courbures au lieu de deux ; le bassin est plus large. La face est beaucoup réduite ainsi que les mâchoires ⁽¹⁾, et le crâne par contre plus grand, ce qui permet le développement de la masse cérébrale. Les pieds remplacent les mains aux membres inférieurs ; cependant que la main se perfectionne et devient plus habile pour la préhension et le travail.

Ces perfectionnements physiques déterminent les aptitudes spéciales de son intelligence. Nous avons ainsi comme apanage de l'homme :

La *station verticale* et la marche debout,

(1) Les muscles éleveurs du maxillaire inférieur s'insèrent à la fosse temporale, en dégageant le reste du crâne. Mobilité des lèvres qui permet le sourire et le parler. Saillie du nez.

Le développement du cerveau (1) et particulièrement du lobe frontal,
Le langage articulé ;

et comme conséquences :

L'emploi et la fabrication d'outils,

Découverte et usage du feu.

Ces facultés et ces acquisitions distinctives peuvent être regardées comme autant d'étapes progressives de l'évolution humaine, étapes échelonnées dans le temps, à des époques impossibles à déterminer. Les deux premières marquent la séparation entre les hominiens et les autres anthropomorphes, et l'origine de la suprématie de l'homme sur les autres êtres vivant sur terre. Les deux suivantes, tout aussi importantes pour l'avenir de l'espèce, accentuent mieux cette supériorité.

Plus tard la construction d'abris et le vêtement, ensuite la domestication des animaux et quelques industries élémentaires comme la poterie et le tissage, témoignent des efforts de l'humanité pour améliorer sa vie.

Dans un autre ordre de développement intellectuel, nous constatons, au moment où l'homme atteindra le plan « homo sapiens », des préoccupations sentimentales et morales, comme le culte des morts (sépulture), et l'idée religieuse, qui présument la conception abstraite de certains êtres supérieurs ou surnaturels.

Seulement, aucun indice ne nous permet encore de fixer l'ordre de ces acquisitions de l'intelligence. L'évolution humaine, quoique rapide à partir de certain moment, a eu besoin de centaines et de centaines de siècles pour réaliser ces progrès, d'une importance plus grande que celle des plus admirables inventions modernes.

De nos jours, les connaissances accumulées par l'homme dans ses innombrables occupations, permettent la réalisation d'un continuel perfectionnement. Un enchaînement mécanique fait que, en possession de certains secrets livrés par l'observation et la science, l'homme peut créer, avec facilité, les choses les plus étonnantes.

Mais l'antique sauvage qui façonna le premier outil de pierre, ou celui qui alluma le premier brasier, ont fait sans doute plus pour l'humanité que l'homme civilisé qui construisit la première locomotive ou la première machine électrique.

Les Précurseurs.

Les fossiles humains du Tertiaire faisant défaut, nous n'avons aucun indice de l'aspect que pouvaient présenter nos ancêtres de l'aube de l'humanité. Certainement, durant de nombreux millénaires, ils devaient être assez

(1) Qualité de la substance grise, circonvolutions, capacité crânienne, etc.

peu différents des autres anthropoïdes. Mais l'imagination ne peut combler que d'une manière insuffisante notre manque d'informations sur l'« homme tertiaire » ou « préhomme » comme il convient mieux de nommer le précurseur de notre humanité.

Ce pré-homme, ou hominien ⁽¹⁾, séparé des autres Primates probablement depuis l'oligocène (tertiaire ancien), évolue comme nous l'avons dit, à côté d'eux, mais autrement. Au Pléistocène ⁽²⁾ quaternaire, nous nous trouvons en présence de fossiles humains révélateurs de races fort différentes l'une de l'autre, ce qui prouve que leur origine remonte bien loin dans le passé. L'existence de ces variétés au commencement de l'ère quaternaire ne peut s'expliquer que par une différenciation plus ancienne.

Les premières découvertes de fossiles tertiaires à caractères humains, montreront sans doute la même diversité de races et d'espèces, car la variation des formes est inhérente à l'évolution des êtres. (L'absence de ces découvertes s'explique aussi par le nombre réduit d'individus vivant à ces époques très reculées, la rareté de la conservation ou fossilisation des restes humains [longévité, faible fécondité de l'homme, etc.], d'autre part par le manque d'explorations scientifiques en Asie, et aussi par la disparition de terres autrefois habitées).

Peut-être un des premiers anthropomorphes tertiaires, dont les restes incomplets ont pu être mis à jour, est notre ancêtre direct. Nous n'en savons rien, parce que malgré toutes comparaisons et déductions, nous ignorons quels ont pu être les changements de forme. Il se peut même que le prédécesseur immédiat du type hominien actuel soit tout autre que nous l'imaginons ; des mutations exercées sur plusieurs de ses organes nous empêcheraient de le reconnaître.

Quant à l'aspect de l'hominien du Pliocène, — qui vivait en petits troupes ou groupes comme les autres anthropoïdes et qui devait être encore arboricole ⁽³⁾, — on peut supposer qu'il était de très petite taille (probablement pygmoïde), qu'il avait la peau jaune-brunâtre et les cheveux et poils roussâtres et pas laineux.

(1) Nous employons de préférence ce terme (de l'espèce) pour désigner les ancêtres lointains, non encore dotés de nos caractères et de notre aspect. Le nom d'« anthropoïthèque » donné par G. de Mortillet au « précurseur » tertiaire, exprime aussi bien l'idée d'une forme non encore achevée, transitoire, de l'homme.

(2) L'ère Quaternaire est divisée en : *pléistocène*, période durant laquelle se placent les époques glaciaires et où ont vécu les hommes dont les restes se retrouvent à l'état fossile. C'est l'époque archéologique de la pierre taillée (paléolithique) ; et *holocène* ou période actuelle qui correspond en archéologie à l'époque nouvelle de la pierre et à celle des métaux. La durée du pléistocène est de six à huit cent mille ans. (La période actuelle commence il y a quinze à vingt mille).

(3) Ses caractères de grimpeur se sont atténués avec un nouveau genre de vie ; la forme, la proportion et l'aptitude de ses membres s'étant adaptées à la condition de marcheur.

Pour prouver l'existence des hominiens aux époques tertiaires, il n'est guère nécessaire de se rapporter aux instruments de silex qu'ils auraient fabriqués. Une simple déduction nous fait entrevoir au delà, la longue théorie des ancêtres et prédécesseurs des hommes du Quaternaire. Pareils ou non à leurs successeurs, l'existence de ces hominiens est évidente. La discussion se réduit entre préhistoriens à savoir si ce précurseur était ou non en possession d'outils ; les instruments de pierre qui lui sont attribués, ont été nommés « éolithes ». Il est certain qu'en grande partie les silex trouvés dans les couches tertiaires et paraissant travaillés par l'homme ont éclaté sous l'influence de causes naturelles. Mais, d'autre part, nous ne sommes pas en droit d'affirmer qu'ils n'ont pas servi, tels quels, au précurseur humain, ou bien que lui-même n'en ait façonné pour ses besoins.

D'ailleurs les instruments les plus anciens du type dit « pré-chelléen » (mieux : chelléen) appartiennent à la période de transition mal définie tertiaire-quaternaire. La trouvaille en grand nombre des outils de silex du Quaternaire-inférieur (nous en parlerons plus loin) en Afrique, Eurasie, partout, prouve que les humains étaient depuis longtemps industriels.

Somme toute, pourquoi accoupler à tout prix ces deux notions : homme et silex ? Même durant le Quaternaire des nombreuses peuplades ont dû exister qui, n'ayant pas utilisé des armes de pierre, n'ont laissé aucune trace de leur existence. Cela se passe encore de nos jours. Ce n'est que très naturel qu'avant de connaître et de façonner la pierre, les premiers hominiens aient utilisé le bois des forêts qu'ils habitaient.

L'existence de l'homme tertiaire n'est pas un problème, — c'est un fait. Mais cet hominien ne ressemblait certainement pas à l'homme de plus tard. La découverte de ses restes fossiles, surtout pour les temps où ces restes n'ont pas été préservés par l'inhumation, est une question de hasard.

L'ère Quaternaire, vieille d'au moins cinq cent mille ans, ne représente pour l'humanité qu'une partie de son passé.

Beaucoup de choses nous sont encore cachées. Quelques découvertes heureuses, surtout dans le sud de l'Asie, permettront de compléter la chaîne de nos connaissances imparfaites et de remplacer certaines hypothèses par des certitudes. L'évolution des grandes variétés humaines pourrait alors être suivie le long des âges disparus et leur relation précisée. Rappelons-nous que les recherches anthropologiques, paléontologiques et préhistoriques ne remontent pas à un siècle et que le premier fossile humain n'a été mis à jour scientifiquement qu'il y a quelque soixante-dix ans. Certaines trouvailles, bien étudiées, ont éclairci depuis, en partie, nos incertitudes.

La découverte récente en Afrique méridionale anglaise, dans les terrains miocènes, de l'*Australopithecus*, jette un nouveau rayon de lumière sur la diversité des espèces tertiaires. C'était un anthropoïde très

évolué, qui n'a pas été classé parmi les hominiens, mais qui représente parfaitement un « intermédiaire » entre les simiens supérieurs et l'homme.

Pourtant les terrains tertiaires supérieurs (ou mieux post-pliocènes), nous ont conservé les restes d'une créature presque humaine : Le *pithécanthrope*, dont quelques ossements ont été découverts à Trinil dans l'île de Java (« *Pithecanthropus erectus* » de Dubois), est regardé généralement comme un aïeul de notre espèce, ou bien comme le trait d'union entre l'homme et l'anthropoïde. Il ne représente probablement qu'un type collatéral, disparu, un hominien d'une autre espèce, sans rapports directs avec les variétés d'hommes fossiles que nous connaissons plus tard. Il n'est pas exclu cependant que le pithécanthrope fut le précurseur de certaines races actuelles.

Au point de vue des formes, le pithécanthrope est un type intermédiaire entre le gibbon et l'homme néanderthaloïde. La conformation de son crâne prouve la haute ancienneté de certains caractères humains.

Plus tard, aux confins du Tertiaire et du Quaternaire, vivaient sur le sol de l'Europe Septentrionale deux races humaines, dont les reliques sont d'un prix inestimable pour l'histoire de l'homme. Nous en reparlerons dans la II^e partie (Chap. « Races fossiles »).

Ancienneté de l'Homme.

Lorsque nous parlons de l'« homme tertiaire » ou de « l'homme quaternaire », nous nous butons trop souvent aux classements scientifiques, ces compartiments théoriques créés pour faciliter les recherches, mais qui souvent suggèrent de fausses conceptions. Ainsi, le passage d'une époque géologique à une autre, semblerait à notre imagination avoir été brusque, nettement défini, ou tout au moins marqué par des changements importants. Rien de tout cela. Ces transitions furent lentes, insensibles ; la délimitation conventionnelle n'a rien de précis. A plus forte raison, on ne peut déclarer : c'est ici que l'homme tertiaire se transforme en homme quaternaire. Une pareille affirmation n'aurait pas de sens. L'évolution organique n'a pas été et ne pouvait être forcée par les phénomènes géologiques. D'une génération à l'autre, et même en quelques siècles, les changements ne sont pas perceptibles, sauf dans les cas exceptionnels de mutation ou d'évolution brusquée. Si l'étude de la vieille humanité a été encadrée dans les époques géologiques, ou dans des époques arbitraires correspondant aux modalités de son industrie, c'est pour la systématiser et la rendre plus facile.

La question est de déterminer plus ou moins l'ancienneté de l'être compréhensif et industriel, prédécesseur de l'humanité actuelle. La fabrication des outils, c'est-à-dire l'industrie connue de l'homme, remonte aux limites du Quaternaire. Mais au delà de cette barrière conventionnelle, il est évident que le pré-homme était déjà sur la voie des progrès que

connaîtront ses descendants, et qu'il avait acquis une partie des facultés spéciales à l'homme, comme la marche debout et peut-être un langage rudimentaire.

De ce qui précède, on peut se rendre compte qu'il n'est pas aisé de calculer l'âge de l'humanité : la durée des époques géologiques ne peut être établie qu'avec une très large approximation (1); ensuite, même si elle pouvait être fixée, il importe de savoir à partir de *quel* moment nos ancêtres précurseurs doivent être considérés comme « humanité ».

En admettant à peu près un demi-million d'années (chiffre certainement en dessous de la réalité) pour le Quaternaire et le double pour le Pliocène tertiaire, durant lequel s'est développé le type de transition, nous devons attribuer environ un million d'années au moins à l'espèce humaine ayant dépassé le stade anthropoïde.

Les échelons de l'humanité seraient : — type anthropoïde de transition (anthropopithecus, pithecanthropus); — proto-homme, (hominien sauvage, « homo ferus »), plus ou moins rapproché de notre type; — « homo sapiens » (au quaternaire moyen).

Berceau de l'Humanité.

Le centre d'apparition des premiers hominiens est encore inconnu. Naturellement développés sur un espace restreint, ces ancêtres à caractères humains se sont répandus sur toute la terre.

Mais quel peut être ce foyer d'apparition et de développement? Différentes parties du globe terrestre ont été proposées, les unes pour des raisons qui ne sauraient être valables que pour les époques rapprochées.

En premier lieu, notre attention est attirée sur certaines régions de l'Asie méridionale. Le grand secret est célé peut-être par ce continent disparu sous les eaux de l'actuel océan Indien, la « *Lémurie* » de Sclater et de Haeckel. Mais, d'autre part, soit la Sibérie (Quatrefages, de Morgan) et l'Asie centrale (Osborn), soit la région himalayenne (Haddon), soit même l'Europe, pourraient être cette partie primordiale des hominiens.

La présence en Insulinde de certains anthropoïdes et du pithécantrophe, parents, le dernier très proche, de l'humanité, indiquerait plutôt le Sud de l'Asie, continué par les terres indo-africaines disparues (l'hypothétique Lémurie). Ceylan, l'Insulinde, Madagascar, les petites îles tropicales se trouvant entre l'Asie et l'Afrique, sont les restes de ce continent d'où semblent être partis les représentants timides de l'humanité naissante.

(1) Les méthodes d'évaluation sont basées sur l'épaisseur des dépôts sédimentaires et sur le temps qu'il a fallu pour la formation de ces dépôts. Une nouvelle méthode se base sur la proportion d'hélium contenu dans quelques minéraux radio-actifs (le zirconium, etc.).

C'est autour de cette région que vivent encore les hommes les plus primitifs (négrito, pré-dravidiens, etc.) demeurés plus proches des types précurseurs.

La conjecture de Haeckel, qui propose le continent disparu, est vraisemblable, car elle correspond à la radiation d'un centre géographique et explique d'une manière logique la dispersion successive des groupes humains et ensuite la formation ailleurs des grandes races. Cette diffusion a dû commencer avant que nos lointains aïeux soient en possession de tous les caractères humains, à une époque très reculée.

J. de Morgan soutient l'hypothèse d'une dispersion d'autour de la « Mésogée » (dénomination de la zone centrale chaude faisant le tour du globe, due à Douville) d'un groupe dolicocephale, — et d'un second centre de diffusion de la Sibérie orientale d'un groupe brachycephale, qui s'y trouvait et s'y était développé à une époque antérieure à la caractérisation humaine. Ce dernier groupe aurait vécu cantonné au delà des montagnes de la grande chaîne asiatique et isolé du reste du monde durant les époques glaciaires. L'origine de sa migration vers l'Europe serait, avec le refroidissement de la Sibérie, l'ouverture des portes naturelles entre le Nord-Asie et l'Europe au Quaternaire moyen. Cette hypothèse, qui n'est pas en désaccord avec celle d'une origine primitive au Sud, peut expliquer une des divergences des grands groupes raciaux. (1)

Terres anciennes. — Nous ne pouvons concevoir la diffusion de l'humanité qu'en nous représentant l'aspect très différent des terres tertiaires et quaternaires.

Ainsi, durant une partie du Pléistocène l'Europe se prolongeait au N. W. par l'Angleterre, l'Islande et le Groenland et se rattachait à l'Amérique du Nord. (L'Irlande, les Shetland, Faroe, l'Islande sont les restes de ce bloc continental). La mer du Nord, la Manche et la Baltique n'existaient pas. Pendant les grandes périodes glaciaires la masse des glaces (2) couvrait en partie l'Europe. (voir fig. 3)

Au Sud, à la place de la Mer Egée et de l'Archipel (dont les îles actuelles sont la survivance), s'étendait la terre égéenne qui reliait l'Europe à l'Asie antérieure. D'autres ponts continentaux l'unissaient à l'Afrique, par le Sud de l'Espagne et par la Sicile. La superficie de la Méditerranée était plus réduite ; la Corse, la Sardaigne, les Baléares faisaient partie du continent. Le lac ou Mer Pannonienne couvrait le bassin moyen du Danube (plaines de la Hongrie actuelle).

(1) Selon la théorie de l'ologénèse : « il n'y a pas de berceau de l'humanité . . . , il n'y a pas de berceaux des diverses races humaines », l'espèce humaine ayant pris naissance simultanément sur une très grande partie des terres (Montandon).

(2) Environ six millions de Km².

D'autre part, l'Europe était isolée de l'Asie par les glaciers qui descendaient jusqu'à l'immense lac ou mer Aralo-Caspienne, et par ceux qui s'étendaient en dessous du Caucase au grand massif asiatique. Les glaces couvraient tout le Nord et une partie du centre de l'Europe. Le massif des glaces américain en était la continuation et recouvrait le Canada et une partie des U. S. jusqu'à hauteur de New-York. En Asie les glaces occupaient la région himalayenne avec la plus grande partie de la Chine, l'Iran, le Caucase, mais laissaient libre toute la Sibérie qui jouissait alors d'un climat doux.

Des terres australes et Pacifiques subsistaient encore, berceaux archaïques, ponts de passage qui font comprendre le peuplement de certaines parties du monde.

L'Amérique-Nord s'est peuplée par les terres nord-atlantiques directement de l'Europe d'une part (1), par la continuité continentale du détroit actuel de Behring, de l'autre ; l'Amérique-Sud par un continent qui la reliait à l'Australie (par les terres antarctiques, dont le climat était différent de l'actuel). Aux temps géologiques plus anciens (antérieurs à l'apparition de l'homme), elle était reliée à l'Afrique. A son tour, l'Afrique fut à un moment donné en continuité avec l'Hindoustan. L'Australie avec l'Asie et les îles océaniques.

La théorie de la translation continentale de Wegener (théorie qui est au fond l'explication rationnelle de la formation des continents), simplifie beaucoup la question des continuités terrestres. (2)

En attendant des découvertes qui précisent les grandes routes de l'humanité, nous pouvons quand même supposer certains centres secondaires, berceaux des grandes races. (voir seconde partie). — Les documents fossiles trouvés en Eurasie et en Afrique sont très anciens. Pour le moment même, c'est à l'Europe qu'appartiennent les plus nombreux et plus intéressants. Leur découverte s'explique d'ailleurs par la densité de la population actuelle de nos régions et par la facilité des recherches dans ce centre intellectuel du monde.

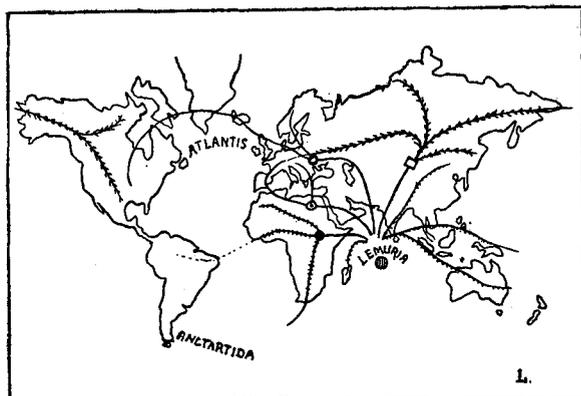
En tout cas, l'Europe peut être regardée comme un berceau secondaire des races supérieures qui la peuplent. Rien ne s'oppose à ce que, durant la dernière période tertiaire, l'ancêtre assez évolué des races eura-

(1) Quelques savants, considérant que la rupture des terres atlantiques a dû avoir lieu avant le Pléistocène, écartent cette hypothèse.

(2) Au Tertiaire, d'après Wegener, le bloc unique continental était déjà morcelé, mais l'Afrique touchait encore au Brésil, l'Amérique-Sud par les terres antarctiques à l'Australie, l'Eurasie était attachée à l'Amérique-Nord (attache qui subsistait encore au Quaternaire). La théorie de la dérivation des socles continentaux explique parfaitement l'existence de ces « ponts ».

siates, ait vécu dans nos contrées. (Tel serait le prédécesseur immédiat de l'homme de Piltdown dont nous allons parler). Mais, la présence seule des plus anciens fossiles connus ne suffit pas pour faire considérer l'Europe comme le foyer même de l'humanité.

Nous ne serons pas à même de résoudre l'énigme grandiose des origines tant que les couches profondes de l'ère tertiaire resteront silencieuses.



Dispersion probable des hominiens fin Tertiaire.

Centres de diffusion (de peuplement). — Basés sur ce qui précède, nous pensons être en mesure d'émettre l'hypothèse suivante :

L'hominiens tertiaire s'est d'abord développé sur les terres disparues sous l'Océan Indien, aux premiers temps de l'époque miocène. Avant d'être en possession des attributs spéciaux de l'homme, des groupes de ces Primates-hominiens s'étendent lentement dans toutes les directions (vers le Nord, l'Eurasie ; vers l'Ouest, l'Afrique ; vers l'Est, l'Indonésie et l'Australie), la continuité du sol et un climat semblable leur permettant cette expansion.

Longtemps après avoir quitté les terres d'origine (les unes disparues), au Quaternaire, des groupes humains appartenant à plusieurs races, se trouvaient répandus sur tout l'ancien continent, ce qui présume une existence prolongée dans des conditions différentes.

Les humains demeurés autour de leur vieille patrie, en Afrique, Asie méridionale, îles et Australie, sont les troncs (phylums) des races noires. Ceux qui se sont répandus vers le nord de l'Asie, cantonnés durant une période de temps indéterminée dans les régions de la Sibérie actuelle donnèrent naissance aux variétés mongoloïdes ; enfin ceux arrivés en Eurasie centro-occidentale, aux vieilles races européennes.

Les races indiennes d'Amérique proviennent d'émigration, soit par le Nord-est de l'Asie, soit par une voie plus directe continentale (terres atlantiques ou Atlantide, pour l'Amérique-Nord (1), et un continent antarctique ou Antarctide, pour l'Amérique-Sud), vers le milieu du Pléistocène. De même, pour certaines races de l'Océanie (Polynésie, Mélanésie), il faut admettre leur passage par des terres la reliant au sud-est de l'Asie et seulement plus tard la navigation à grande distance.

Nous avons ainsi un *centre primitif* des hominiens ; ensuite trois-quatre centres secondaires de formation et de diffusion des *grandes variétés* ou troncs humains, nés à la suite de circonstances dont nous allons parler. Enfin, dans chaque groupe, des centres de formation et de dispersion plus récents des *racés* qui subsistent avec leurs caractères propres.

L'ère quaternaire ne connaît que des groupes humains bien caractérisés, mais dont les foyers de formation ne peuvent être précisés. — Le mélange et le métissage s'accroissent avec la multiplication de l'humanité et sont déjà apparents vers la fin du Pléistocène ; l'époque géologique moderne ne présentera plus que des îlots de races pures.

Formation des races

Grâce à ses ressources intellectuelles en premier lieu, le groupe des hominiens tertiaires a eu la chance de se maintenir et de survivre à d'autres espèces. A la recherche des moyens nouveaux et devenus plus nombreux, ils étendent graduellement l'aire de leur habitat primitif. L'Afrique et l'Eurasie (2) seront peuplées avant le Quaternaire. Des races sont formées. Une suite d'innombrables siècles leur imprimera des caractères très différents, selon les régions nouvelles où elles avaient pénétré et sous le régime d'influences multiples.

Les *causes* déterminantes des variétés humaines sont en effet nombreuses. Il faut d'abord envisager les influences naturelles : climat, sol et situation géographique (montagne, mer, steppe, etc.) ; le fonctionnement des glandes à sécrétion interne (hypophyse, thyroïde, génitales, surrénales) ; ensuite l'alimentation, les groupements sociaux, les mœurs, l'hérédité des changements acquis, ainsi que des causes qui nous échappent, comme des mutations, (acquisitions brusques de certains caractères), qui ont dû contribuer à la création de types nouveaux.

(1) Le fait que les industries paléolithiques européennes ne se trouvent pas en Am. N, prouverait que ce passage s'est opéré ou avant la généralisation des outils de pierre, ou par des peuplades qui l'ignoraient ou qui en avait perdu l'usage.

(2) Le terme d'*Eurasie* pour le bloc continental Asie-Europe (cette dernière n'étant qu'une prolongation géographique de l'Asie), nous semble plus juste, plus expressif.

Naturellement peu nombreuses et vivant isolées les unes des autres, les premières tribus ont facilité ces différenciations que le temps s'est chargé d'accentuer. C'est l'origine des grandes divisions raciales (*sous-espèces* ou grandes races).

Parmi ces types fondamentaux, modifiés en second lieu et avec moins d'intensité par les mêmes ou par d'autres circonstances, il se forma des variétés, *races* et sous-races, qui deviennent plus nombreuses à mesure que les hommes se multiplient, viennent en contact les uns avec les autres, ou se déplacent. Changement d'habitat équivaut souvent à changement de type.

Un autre facteur actif de transformation incessante est le *métissage*, né du contact permanent ou accidentel des peuples. Résultat naturel du voisinage, de la cohabitation ou de la juxtaposition, le mélange fut le point de départ de races nouvelles. C'est pour cette raison que la modification des races avancées, par suite des rapports nombreux avec leurs voisins, est plus rapide que chez les primitifs.

Il est difficile de déterminer l'âge des races humaines, mais la comparaison des caractères principaux nous amène à déduire leur ancienneté relative. Ainsi, il est évident pour un observateur superficiel même, que le type asiatique mongoloïde et le type nordique européen ne se rattachent à une souche commune qu'à des époques très lointaines, de même que la divergence du type nègre remonte encore plus haut.

En général, la transition d'une race à une autre voisine n'est pas nette, à cause de l'identité de caractères communs. Selon le milieu, ou à la suite de croisements, un grand nombre de ces caractères s'atténuent et disparaissent, pendant que d'autres s'accroissent. Mais les rapports entre les races étant malaisés à déterminer, leur classement manque de précision.

L'unité de civilisation, maintenue sur une aire déterminée par les grands groupements sociaux, comme les nations modernes, est à son tour une cause de diversité, un point de départ pour la formation de types nouveaux. Cette communauté de mœurs, de civilisation, engendre au bout d'un temps relativement court une certaine homogénéité ethnique. Bien entendu, les influences du sol, la cohabitation, ne perdent pas leurs droits, à côté de la prédominance des caractères spécifiques à chaque peuple et de sa mentalité collective. Ainsi, nous pouvons constater, de nos jours, une tendance à l'uniformisation du type en dedans des frontières conventionnelles, malgré la variété des éléments constitutifs de ces groupements politiques qu'on nomme nations. Aux facteurs naturels de toujours, il faut donc en ajouter d'autres dus à la civilisation.

La *divergence* de certains caractères somatiques, a eu pour résultat la formation des races, sous l'empire d'influences comme le sol, le climat, l'isolement ou l'ambiance, le genre de vie, etc. C'est la marche normale pour toutes les espèces.

Par contre, la *convergence* vers un même type, — due à la similitude des influences naturelles, aux croisements et aux liaisons incessants entre peuples, au nivellement de la vie matérielle dans la civilisation actuelle, conséquence de la facilité des communications et de la multiplicité des relations (facteurs nouveaux d'une grande importance), — nous permet d'entrevoir dans l'avenir la suppression lente des races, par l'unification du type. — Les rapports entre hommes et entre peuples sont aujourd'hui si étroits, si nombreux, si faciles, que la possibilité de création de races nouvelles, dans le sens zoologique du mot, semble exclue.

Arrivés au point culminant de la divergence des caractères raciaux, les pays de civilisation européenne se trouvent maintenant sur le chemin d'une convergence nivélatrice. L'analyse des divers éléments qui ont donné naissance aux peuples actuels, devient de plus en plus difficile et sera peut-être impossible un jour. Dans l'avenir il est probable qu'aucune race ne sera plus dominante et qu'un nouveau type se répandra sur la terre, type qui dans son ensemble ne présentera que des variations insignifiantes.

Mais il se passera longtemps avant que la trace des races fondamentales ait disparu dans l'humanité future.

Progrès — Civilisation.

La supériorité de l'homme est due au perfectionnement de ses facultés cérébrales et à leur conservation par atavisme. Ce perfectionnement permet le progrès, réalisé très inégalement par les différentes races humaines.

Une des principales raisons de l'inégalité des races, se trouve non seulement dans la réalisation, mais avant tout dans la *possibilité*, possibilité qui dépend moins du développement du cerveau que de l'*hérédité*. — Car, le progrès de l'homme est en fonction de cette hérédité des notions et de l'expérience transmises par les générations antérieures auxquelles s'ajoutent des acquisitions nouvelles. Les réalisations de l'intelligence ainsi accumulées deviennent de plus en plus compliquées et nombreuses. La répétition des gestes, d'actes semblables, depuis des générations, a transformé ces actes en véritables réflexes de notre organisme.

Comme pour l'évolution des formes, il nous faut, pour expliquer les progrès de la pensée, — à côté de l'ambiance, de la sélection, de l'évolution normale, — admettre des mutations brusques d'ordre intellectuel, (mutations individuelles, ensuite transmises par atavisme ou imitées), dont les causes nous échappent. Une intelligence exceptionnelle chez un ou plusieurs individus a pu être le point de départ d'un aspect nouveau dans la vie de l'humanité. D'ailleurs la moindre innovation aux époques primitives signifie une révolution dans sa marche progressive.

La plus ancienne manifestation de l'intelligence qui ait laissé des traces est l'utilisation de la pierre comme outil : les terrains quaternaires renferment d'innombrables instruments de silex. Taillés par l'homme, souvent avec une habileté étonnante, ces instruments répondent à ses besoins : la défense, la chasse, la taille, le raclage des peaux, etc.

Avant de songer à les fabriquer, l'homme avait renforcé ses moyens naturels de défense, en se servant du bois (branches d'arbres, massues) et de pierres, parmi lesquelles il a choisi celles qui présentaient des parties tranchantes. Un « âge du bois » a dû précéder celui de la pierre. L'emploi accidentel du silex lui a suggéré l'idée de perfectionner, puis de créer des outils et des armes, adaptés à divers usages.

A l'âge de la pierre taillée (paléolithique inférieur), on reconnaît parfaitement la taille intentionnelle et les procédés ; aux âges antérieurs (Tertiaire) une retouche grossière due à la volonté ne distinguerait pas suffisamment ces outils d'une pierre éclatée par une cause naturelle mécanique.

Nos ancêtres qui, au début du Quaternaire, marchaient debout et faisaient usage de ces armes en silex, étaient peut-être aussi en possession du *langage* articulé, encore un facteur essentiel de son progrès. Les pré-curseurs tertiaires n'étaient dotés probablement que d'un rudiment de langage, exprimé par des sons (cris, interjections, etc.). La formation et la différenciation des langues, d'abord monosyllabiques, se sont opérées durant l'ère quaternaire.

Défendu par son intelligence et son industrie, l'homme s'est multiplié rapidement. Son habitat s'est étendu : un type primitif comme celui de Néanderthal a laissé des traces du Nord de l'Europe au Sud de l'Afrique et en Asie. D'autres l'ont dépassé plus tard et se sont répandus sur toute la terre.

La multiplication de notre espèce et son expansion n'a pas de pareille dans la vie des mammifères. Malgré les forces contraires de la nature, l'homme suivit son chemin, sous la protection de son intelligence et de sa sociabilité d'une part, sous celle de sa destructivité d'une autre. (1)

Aux lointains jours tertiaires, les hominiens n'eurent d'autre abri que celui des forêts qu'ils habitaient. Par bandes, ils errèrent longtemps à l'aventure : ils connurent des terres nouvelles, des climats durs ou cléments. Les époques glaciaires surprirent ce monde qui, décimé, finit par s'accommoder de leurs rigueurs. Ils cherchèrent un abri dans les grottes ou cavernes, qui devinrent leur refuge. Aux abris naturels succédèrent les habitations artificielles, huttes, etc. et quelquefois des excavations souterraines.

(1) Sans compter que, de nos jours, dans les pays avancés, l'encouragement à la proflicité est une préoccupation des expressions sociales, (comme l'Etat, jaloux de protéger avant tout la force nationale), insouciantes de la misère inhérente à la surpopulation.

La vie sociale (bandes isolées d'abord) s'organisa en tribus, villages, clans. Depuis ces grandes époques glaciaires commencent des migrations qui mettent en présence des tribus de race différente. Les luttes entre les hommes se multiplient, plus dures que celles qu'ils avaient soutenues jusqu'alors contre les animaux qui se disputaient leurs repaires.

L'homme était devenu chasseur par nécessité. Il ne fut pendant longtemps que chasseur, pêcheur, collecteur de coquilles, (au Paléolithique supérieur on trouve ses instruments de pêche, harpons en pierre et en os).— Avec la domestication des animaux qui lui procuraient la nourriture et les vêtements, de nombreux peuples devinrent pasteurs. La culture des céréales rend d'autres agriculteurs et stables, état plus élevé. Mais ces deux dernières conditions ne furent atteintes qu'à l'époque néolithique. C'est depuis que date aussi le tissage (laine, lin).

L'invention de l'outillage de cuivre, puis de bronze, constitue un grand progrès, qui s'accroît lorsque le fer, à tous points supérieur, le remplace. Nous sommes alors au seuil des temps historiques.

Plus ou moins dense, selon le climat ou les ressources de l'endroit, la population humaine s'est répandue sur toutes les terres. Mais le foyer de la civilisation fut confiné autour de la Méditerranée (Asie antérieure, Egypte, plus tard Europe).

Dans l'obscurité où les peuples vivaient à l'état patriarcal, des lumières surgissent quelques millénaires avant notre ère : Egypte, Chaldée, et brillent ensuite en Asie mineure et Egée, aux Indes, plus tard encore en Italie avec les Etrusques, en Hellade. Une partie de l'humanité a son *histoire*. L'Europe continentale y entrera plus tard, — car l'histoire de notre coin de terre est très neuve. Il y a quatre mille ans à peine, nous étions en plein préhistorique. Lorsque les dynasties fleurissaient en Egypte, les habitants de l'Europe continuaient à polir leurs haches de pierre et à élever des mégalithes rituels. Par des tribus orientales ils connurent un jour l'usage des métaux et depuis leur progrès fut aussi rapide que merveilleux.

A l'aube de l'humanité, la vie de nos ancêtres, comme on peut l'imaginer, ne devait pas se distinguer de la vie des autres primates. Après l'acquisition successive des caractères spécifiques de l'homme, les progrès furent d'abord très lents. A certain moment de son évolution, l'humanité devenue carnivore et sanguinaire, d'abord par nécessité, continua par habitude et par plaisir, se manifestant de plus en plus *destructive*. De pair avec son intelligence progressive, elle conservera ce caractère d'infériorité.

Aujourd'hui encore, une grande partie de l'humanité ne mène pas une existence différente de celle du primitif préhistorique. L'évolution et les moyens des races humaines sont de valeur inégale, le développement exceptionnel de la pensée étant l'apanage de deux, trois races. D'autres, dotées de quelques possibilités, ont pu les imiter, mais sur un plan inférieur ; cependant que, en dessous, des centaines de millions d'hommes représentent

encore l'antique sauvage. — Au sein même des peuples considérés comme les plus civilisés : autour de nous, des gens dont la mentalité, la compréhension, les sentiments, sont rudimentaires. Leur manière de vivre et de penser n'est dépassée que par un nombre réduit parmi la foule innombrable (environ deux milliards d'hommes), qui grouille sur la terre. Multitude immense et éphémère, soumise à toutes les misères et toutes les souffrances, cruelle ou malheureuse, se renouvelant incessamment, sans but et sans raison.

Lorsque nous parlons de « civilisation », nous entendons notre bien-être et notre culture européenne, limités encore à une partie des classes sociales. Nos multiples besoins, notre confort, nos habitations, nos grandes villes, notre hygiène, notre savoir, nos moyens de transport, nos plaisirs, nous permettent à peine d'imaginer quelle pouvait être la vie de l'humanité primitive : sauvage, sale, pénible.

La *civilisation* n'est qu'une réunion de conventions, transmises et perfectionnées sans cesse, conventions basées sur la compréhension morale, les connaissances et la sentimentalité de l'homme. Sujettes à de nombreuses interprétations, selon la situation, les races, les tempéraments ou les mœurs, ces conventions morales ont fatalement un caractère changeant dans le temps, limité dans l'espace.

Une « civilisation » est la nôtre ; mais il peut y en avoir et il y en a eu d'autres. La « vraie » est unique, idéale : celle vers laquelle tend inconsciemment l'humanité et qu'elle pourra peut-être atteindre un jour. Il est à craindre cependant que, plus les hommes seront nombreux, moins ils parviendront à améliorer leurs sentiments. (Les agitations sociales de nos jours comme la destruction des autres êtres vivants, en sont une preuve). L'intelligence dépourvue de sentiment, à notre sens incomplète, ne peut caractériser la véritable civilisation. L'homme devrait être mieux que l'animal « technique » de Franklin.

II.

La vieille Humanité

L'ère Quaternaire.

Pour la facilité du classement de nos connaissances, l'ère géologique Quaternaire (ou plus exactement Pléistocène), durant laquelle l'homme s'est servi de la pierre taillée, a été partagée en plusieurs époques archéologiques. Cette longue période de la vie de l'humanité a reçu le nom d'âge *paléolithique* (de la pierre ancienne ou taillée). D'après l'ancienneté des couches, on peut le distinguer en Paléolithique inférieur (d'une très longue durée), moyen et supérieur (âge du renne), plus récent.

Les époques dont nous parlons sont caractérisées par les types suivants de l'industrie de la pierre, nommés ainsi d'après les stations plus importantes : Chelléen, Clactonien, Acheuléen, Levalloisien, Moustérien, dans le paléolithique inférieur.

Aurignacien, Solutréen, Magdalénien, dans le supérieur. (1)

Les outils et les armes de chacune de ces époques se distinguent par un « facies » et une technique spéciale, qui va naturellement en se perfectionnant. Les plus anciens que nous connaissons, appartiennent au type préchelléen (de la fin du Pliocène) et Chelléen (éclats bruts et taille sur deux faces, qui distingue aussi l'acheuléen). Ensuite le Levalloisien et le Moustérien (dont l'industrie à plans de frappe sur nucléus présente des retouches soignées). La technique est perfectionnée au Paléolithique supérieur.

Ces différentes industries correspondent, en Europe, avec la présence et le développement de certaines races humaines. Ainsi, à l'époque chelléenne et pré-chelléenne, nous connaissons le type de Piltdown et celui de Heidelberg ; à l'Aurignacien ceux de Cro-Magnon, de Brno, de Grimaldi, etc. (v. chap. suivant).

Les instruments de silex et d'autres pierres se trouvent également disséminés en grand nombre, en Afrique, en Asie et en Amérique. En Afrique, le type capsien ou gétulien, ressemblant à notre aurignacien, paraît être l'origine de ce dernier.

(1) D'où le nom de « moustérien », « aurignacien », etc., attribués par les préhistoriens aux hommes de ces époques, locutions dont il serait préférable d'éviter l'emploi. Les stations de France qui ont donné le nom à ces industries sont : Chelles, Saint-Acheul, Moustier, Solutré, La Madeleine, Mas d'Azil, etc. Le Clactonien a été introduit récemment par l'Abbé Breuil.

Le Pliocène supérieur est marqué par une glaciation qui couvre une partie de notre continent ; trois autres reviennent au Quaternaire. Selon l'extension ou le retrait des glaces, le climat est très différent d'une époque à l'autre. Les périodes interglaciaires, à température douce, sont suivies d'un froid humide pendant l'extension des glaciers ; froid sec dans la période post-glaciaire.

On admet aujourd'hui les périodes glaciaires suivantes : La première (de Günz) au Pliocène ou à la limite du Quaternaire (1) ; la deuxième (de Mindel) au Pléistocène ancien ; la troisième (de Riss) ; la quatrième (de Wurm). Ces périodes glaciaires et interglaciaires s'étendent sur un espace de temps considérable, qu'on pourrait évaluer, pour la durée du Pléistocène post-Mindel, au moins à un demi-million d'années.

Au point de vue des terrains, les temps interglaciaires nous ont laissés les alluvions des cavernes (des hauts niveaux et des terrasses), ainsi que les grands dépôts de remplissage des cavernes et du loess (2).

Les niveaux glaciaires-interglaciaires et les industries humaines sont ainsi synchronisés par le professeur Breuil :

La glaciation de Günz est suivie par la période Günz-Mindel à laquelle correspondent les industries à éclats préchelléenne et chelléenne. Ces outils sont remaniés et concassés durant la période glaciaire de Mindel. Entre Mindel-Riss se placent les industries clactonienne, acheuléenne et levalloisienne (I. II), concassées à leur tour dans les dépôts glaciaires rissiens.

Le Micocquien, Levalloisien III. IV et le Moustérien ancien sont contemporains de l'interglaciaire Riss-Wurm. La glaciation de Wurm I correspond au Moustérien des grottes. La fin du Moustérien et l'Aurignacien se placent dans l'interstade suivant. Le Solutréen et le Magdalénien ancien sont de la seconde phase de Wurm. Enfin après la période glaciaire wurmienne, fleurit le Magdalénien supérieur considéré comme époque finale du paléolithique.

Les couches de transition (du paléo au néolithique), présentent l'industrie *mésolithique* (type azilien, caractérisé par de très petits instruments de silex, et tardenoisien), et précèdent l'époque géologique actuelle. Cette dernière se confond avec le *néolithique* (tourbières, alluvions récentes, faune contemporaine).

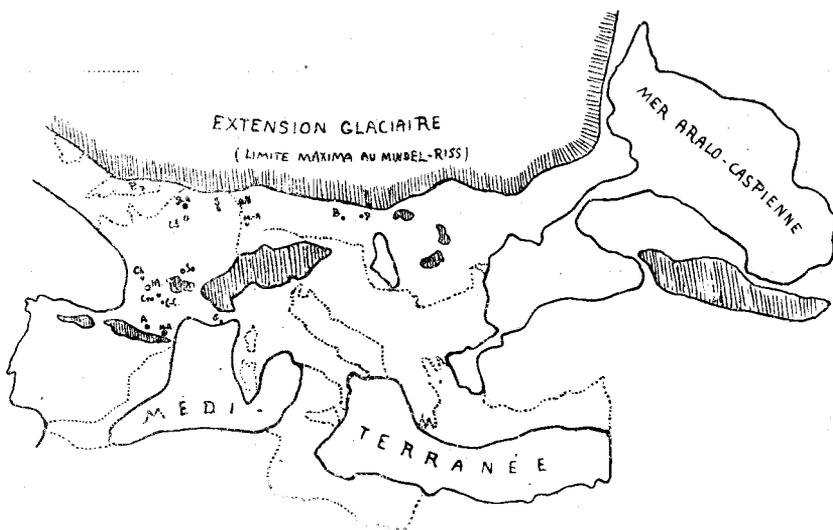
A des climats différents, auxquels sont adaptées certaines races humaines, correspond aussi une faune spéciale caractérisée par des animaux disparus de l'Europe :

(1) Selon qu'on le fait commencer plus tôt ou plus tard.

(2) Loess, limon ou boue argileuse, jaunâtre, contenant souvent des concrétions calcaires ; produit du ruissellement des eaux et quelquefois d'origine éolienne.

PÉRIODES GLACIAIRES	COUCHES GÉOLOGIQUES	INDUSTRIES HUMAINES	RACES FOSSILES	FAUNE
GUNZ	PLIOCÈNE			
INTERGLACIAIRE	PLIO- PLÉISTOCÈNE	pré-chelléen Chelléen	<i>Piltdown Heidelberg</i>	ELEPHAS MERID. RHINOCEROS ETRUSC. HIPPOPOT. M.
MINDEL	PLÉISTOCÈNE			
INTERGLACIAIRE	»	Clactonien Acheuléen Levalloisien	?	ELEPHAS ANT. RHINOCER. MERCK. HIPPOPOT.
RISS	»			MAMMOUTH RHINOC. CLOIS. RENNE
INTERGLACIAIRE	»	Moustérien Levalloisien 3-4	<i>Neandertal</i>	ELEPH. ANT. RHIN. MERCK. HIPPOPOT.
WURM I	»	Moustérien des grottes	<i>Neandertal</i>	MAMMOUTH RENNE
INTERSTADE	»	Moustér. final Aurignacien	<i>Cromagnon, Brunn, Combecapelle, Grimaldi</i>	RHINOCER. TIC. OURS, LION DES CAVERNES
WURM II	»	Solutréen Magdalénien anc.	<i>Chancelade</i>	BISON CHEVAL, ETC.
	PLÉIST. SUPÉRIEUR	Magdalénien supér.	<i>Proto-Nordiques Brachycéphales</i>	
POST-GLACIAIRE	TRANSITION	Mésolithique	<i>Proto- Méditerranéens</i>	
	ACTUEL	Néolithique		FAUNE ACTUELLE

Avant la période de Mindel (préchélléen-chelléen) : *Elephas meridionalis*, *Rhinoceros etruscus*, *Hippopotamus major*, *Machairodus*. A l'interglaciaire Mindel-Riss : *Elephas antiquus*, *Rhinoceros Mercki*, Hippopotame, faune chaude comme la précédente. Au Riss : *Elephas primigenius* (le mammouth), *Rhinoceros tichorhinus* (à narines cloisonnées), faune froide ; pendant qu'à l'époque intermédiaire Riss-Wurm réapparaissent l'*Elephas antiquus*, le *Rhinoceros* de Merck et l'Hippopotame. Depuis la glaciation de Wurm jusqu'à la fin du Paléolithique, durant le Moustérien, l'Aurignacien, le Solutréen et le Magdalénien : le Mammouth, Rhin. *tichorhinus*, la faune des toundras avec le renne d'où le nom d' « âge du Renne », l'ours et le lion des cavernes, le bison, le cheval, etc.



L'Europe au début de Quaternaire.

Nous avons vu que la configuration de notre continent a changé depuis le Tertiaire : des terres qui reliaient l'Europe à l'Afrique, à l'Asie, à l'Amérique disparaissent. La masse des glaciers couvrait, au moment de sa plus grande extension, le nord de l'Europe (la Scandinavie, presque toute l'Angleterre, la Prusse, les Pays-Bas, la Pologne, une grande partie de la Russie actuelle) ; le glacier alpin, la Suisse, des parties de la France, de l'Italie, de l'Autriche.

Notre sol s'est présenté souvent sous des aspects différents et les conditions de la vie ont changé plusieurs fois.

*
* *

Dans la profondeur de ces âges, on entrevoit une humanité que ses restes montrent bien différente de la nôtre, et dont l'évolution est d'une

immense durée. Les siècles, les millénaires se pressent et la chronologie s'égaré.

Des races nombreuses s'ébauchent, paraissent et périssent. Nous ne les connaissons qu'insuffisamment. L'espèce humaine fut constamment renouvelée ; les types qui entrent dans l'ascendance de l'humanité actuelle ne sont pas tous connus.

Les couches du paléolithique inférieur surtout, sont plus riches en armes de silex qu'en ossements qui nous permettent de mieux connaître les hommes qui les ont fabriqués. La nomenclature et la description de ces outils, qui forment l'objet de l'archéologie préhistorique, sortent des cadres de cette étude.

Nous nous contenterons de rappeler que des différences de forme, de fabrication, d'usage, distinguent ces objets qui ont constitué presque la seule industrie de l'homme pendant quelques milliers de siècles. La technique de la taille ou de la retouche, d'abord grossière (outils chelléens, où domine le « coup de poing » en forme d'amande), se perfectionne (instruments du type acheuléen, moustérien) et répond à différents usages.

Tenus en main ou adaptés à des manches de bois, ces instruments de pierre (1) servaient de hache, de lance, de javelot, de flèche, de poignard, d'outils divers.

Des instruments de forme nouvelle en silex et en os paraissent à l'Aurignacien, qui nous a légué d'autre part, comme art, des statuettes fort intéressantes (Menton, Willendorf). Le Solutréen se distingue par la grande finesse des retouches de ses silex, peu répandus, et la gravure sur os. Au Magdalénien les instruments en os et bois de renne sont très nombreux (harpons, propulseurs, aiguilles, sagaies, etc.).

Ces époques sont l'expression d'une civilisation nouvelle. L'art du dessin et la gravure, surtout dans la représentation d'animaux, tout à fait remarquable, prennent dès l'Aurignacien un essor qui nous étonne par la sûreté et l'expression des traits. Les fresques d'Altamira (Espagne), de Font-de-Gaume (France), si savamment étudiées et mises au jour par l'Abbé Breuil, sont les plus beaux exemples du sentiment artistique et de l'esprit d'observation dont étaient doués ces troglodytes supérieurs. Avec l'époque magdalénienne, ces manifestations artistiques disparaissent sans traces.

Les couches de transition (du paléo au néolithique) présentent l'industrie *mésolithique*, caractérisée par de très petits instruments de pierre.

L'époque géologique actuelle se confond avec l'âge préhistorique de la pierre polie ou *néolithique*, d'une durée de quelques millénaires. Elle est caractérisée par le perfectionnement de l'outillage, par une vie nouvelle

(1) Le silex en premier lieu. Au Néolithique l'obsidienne, le jade, la jadéite, la diorite, la syénite, etc. sont très fréquemment utilisés.

(habitations terrestres ou lacustres, élevage, agriculture, commerce, organisation), dont les vestiges ont été découverts un peu partout en Europe.

On nomme « énéolithique » la phase de transition entre le Néolithique et l'âge du bronze. Les premiers instruments en métal (cuivre, or), seront employés conjointement avec l'outillage en pierre, qui s'est défendu assez longtemps.

Les races fossiles.

En Europe, deux types humains, deux races différentes, contemporaines ou presque, surgissent des couches du Pléistocène inférieur (Günz). Ce sont les plus anciens représentants connus de l'humanité, et âgés de quelques centaines de mille ans.

La mâchoire trouvée à *Mauer* près de Heidelberg (1907), qui peut dater de la fin du Tertiaire, représente une variété encore très arriérée. L'« *Homo Heidelbergensis* », semble être l'aïeul du type de Néanderthal, qui peuplera plus tard une partie de l'Europe. Entre les deux, intermédiaire, on peut placer celui d'*Ehringsdorf* (vieux moustérien), connu aussi par des maxillaires fossiles.

Mais beaucoup plus rapproché de nous par la forme de son crâne, dont on a trouvé à deux reprises des parties en 1913 à *Pittdown*, dans le Comté de Sussex, en Angleterre, est l'« *Homo Dawsoni* ». Ce type à front élevé peut être très bien l'ascendant de l'homme sapiens actuel (1). La présence de ces restes fossiles dans les couches confinant au Tertiaire, est aussi importante pour la phylogénie des races européennes que pour l'histoire de notre espèce en général.

Les plus anciens instruments de pierre sont la création de ces vieux hominiens, qui semblent s'être servis les premiers du coup-de-poing de silex.

L'homme de *Néanderthal* (*H. Neanderthalensis*), race ou sous-espèce dont il nous est parvenu les restes fossiles de plusieurs individus, représente le type dominant de l'époque moustérienne. C'est le successeur des types de *Mauer* et d'*Ehringsdorf*, dont les vestiges gisaient d'ailleurs dans la même région. Ses caractères morphologiques : front très bas, crâne aplati, arcades sourcilières très développées, grandes orbites, prognathisme accentué, absence de menton ; petite taille (1,55 m. moy.) massive, fémurs arqués, avant-bras et jambes courts ; attitude verticale incomplète, cou penché en avant, circonvolutions du cerveau peu développées, etc., sont ceux d'un homme imparfaitement évolué. Son industrie assez grossière de silex est le type dit moustérien. Il connaissait le feu ; il en-

(1) Malgré la mandibule de forme très arriérée, que le temps et des mutations ont modifiée.

fouissait ses morts. Des ossements plus ou moins incomplets de cette race ont été découverts en : Allemagne (Néanderthal en 1876), Gibraltar (1848), Belgique (Spy, La Naulette), France (La Chapelle-aux-Saints, Moustier, La Ferassie, La Quina, Malarnaud), Croatie (Krapina), Jersey, et Italie (Saccopastore, près Rome). Ses nombreuses tribus vivaient donc sur une grande partie de l'Europe actuelle. La découverte d'ossements en Palestine et surtout du crâne de Broken-Hill en Rhodésie (H. Rhodensis) (1) du Quaternaire moyen — variétés du Néanderthal, — prouve non seulement l'étendue de son habitat, mais la grande ancienneté de ce type, formé vers la fin du Tertiaire. Cette race avait disparu aux époques post-moustériennes non pas brusquement, exterminée par les hommes nouveaux dont ils furent contemporains, mais à la suite d'extinction naturelle ou fusion parmi ces derniers (2).

Les races fossiles qui paraîtront à la suite appartiennent toutes au type nouveau de l'homme « sapiens ». Pendant l'époque moustérienne, trois races commencent à se répandre en Europe pour s'épanouir pendant l'Aurignacien, A l'âge du renne, la physionomie ethnique de notre continent se trouve ainsi transformée.

Une race eurafricaine, à caractères négroïdes, est représentée par les ossements découverts à *Grimaldi*, près de Menton, dans le Midi de la France (sépulture, coloration rouge des corps, parures). La présence de ses traces sur les rives méditerranéennes dénote une origine africaine (passage en Europe par une des terres qui subsistaient encore entre les deux continents).

Quelques restes de la civilisation de cet homme, sans doute supérieur aux derniers Néanderthal de l'Europe centro-occidentale, ont été trouvés en différents endroits (Menton, Bassempouy, Laussel, Willendorf). Ce sont des statuettes et des sculptures qui témoignent d'un sentiment artistique assez développé ; les femmes qu'elles représentent sont stéatopyges. Les traces tardives de cette race appartenant au type « homo-sapiens » ont été identifiées jusqu'en Autriche, Dalmatie, Suisse. Elle semble être l'origine, en métissage avec une variété de la race européenne (le type aurignacien de Combe-Capelle), de cette race méditerranée eurafricaine, dont les premiers vestiges paraissent au Mésolithique en Europe méridionale.

(1) L'homme de Rhodésie est une survivance jusqu'à l'époque géologique actuelle, du type néanderthaloïde. Ses traces subsistent-elles peut-être encore quelque part en Afrique méridionale.

(2) Quelques savants considèrent le type N. comme un stade, une phase de l'espèce humaine, donc le prototype de toutes les races de plus tard. Cette opinion semble difficile à retenir pour différentes raisons. Tout au plus le Néanderthal pourrait être envisagé comme une phase transitoire de certaines races.

L'âge du renne est, au point de vue de la paléontologie humaine, comme de l'archéologie préhistorique, assez richement doté. Deux autres races supérieures, parfaitement évoluées, et dont la commune origine est certaine, dominent par leur importance cette époque de la civilisation. Une partie de la population européenne de plus tard en descend.

La race du *Loess* (de Brunn-Predmost), ou mieux *proto-nordique* (d'après Haddon), paraît aussi au Pléistocène moyen. Elle est représentée notamment par les fossiles trouvés à Brno et Predmost (Moravie) et par la variété de Laugerie-Basse en France (1). Caractères : dolicocephalie, front élevé, léger prognathisme, taille haute (1,80 m.). Cette race qui se trouvait répandue en Europe centrale et occidentale (certains anthropologistes la nomment race « solutréenne »), y avait évolué depuis longtemps, contemporaine des autres races d'homo sapiens et des Néanderthal. Elle a une origine commune (en Europe centro-orientale) avec celle de Cro-Magnon, issues peut-être l'une comme l'autre de l'homme archaïque de Piltdown. Ce type, dont nous retrouvons plus tard des représentants dans la grotte d'Ofnet, fut appelé à un avenir brillant car il est la souche de la race nordique européenne.

L'homme de *Combe-Capelle* (2) (« Homo Aurignacensis »), apparenté au précédent, présente des affinités éthiopiennes. On peut voir en lui (peut-être en métissage avec l'homme de Grimaldi), le prototype de la race méditerranéenne.

La race fossile connue sous le nom de *Cro-Magnon* (d'après une station en Dordogne), occupe dès l'Aurignacien et durant l'âge du renne l'Europe occidentale. Très haute taille (moyenne 1,87 m. d'après Verneau), crâne élevé, dolicocephale, face large, nez étroit, grande capacité crânienne, sont les principaux caractères de cette forte race qui, d'après ce que nous savons jusqu'à présent, vivait en France (nombreux et importants restes fossiles), Angleterre (Paviland, dans le pays de Galles), Belgique, Espagne, Afrique Nord, actuelles. Le type Cro-Magnon subsiste chez les Kabyles de l'Afrique Nord et chez les Guanches des îles Canaries. Des survivances du type ne sont pas rares parmi les habitants de certaines régions de la France et même d'ailleurs.

Ces hommes des cavernes se sont manifestés d'une manière surprenante dans les dessins, fresques, gravures, dont quelques grottes de France et d'Espagne sont décorées. L'esprit d'observation et la sûreté de trait de leurs artistes sont à hauteur égale. En même temps que le culte des morts, qu'ils enterraient et recouvraient rituellement d'ocre rouge, ils avaient des

(1) Et de Galley Hill, près de Londres (dont l'âge géologique est incertain).

(2) M. Rutot considère le gisement de Combe-Capelle comme nettement moustérien.

sentiments religieux. Chasseurs avant tout, ils ont multiplié et perfectionné leurs armes. A certains points de vue, ces antiques habitants de l'Europe, étaient plus avancés que de nombreux peuples de nos jours.

Depuis le Solutréen, une autre race, dont les caractères étaient peu éloignés de la précédente (mais de taille petite, pommettes plus saillantes), vivait dans les mêmes parages, D'après la localité où ses restes ont été découverts, on l'a nommée race de *Chancelade* (France). Les fossiles d'Obercassel sont une variété de ce type. Les traits caractéristiques de ces anciens chasseurs de renne, les rattachent aux eskimo actuels.

A l'âge du renne, une race à crâne rond (brachycéphale) venue d'Asie, paraît en Europe (1). Connue en anthropologie sous le nom de « *Alpine* », cette race se développera sur une large aire aux temps néolithiques. Plusieurs crânes ronds mêlés à d'autres longs ont été découverts enterrés ensemble dans la grotte d'Ofnet, en Bavière. Nous sommes ici en présence des races qui domineront en Europe : la race nordique blonde, la méditerranéenne, et l'alpine, dont la cohabitation à la fin du paléolithique prouve que la dernière aussi était un vieil habitant de nos contrées. Des crânes brachycéphales ont été trouvés encore à Furfooz (Belgique) (2), et dans les terrains mésolithiques à Mugem (Portugal), ce qui étend singulièrement la présence des tribus brachycéphales en Europe.

Le terrain intermédiaire de Mugem, de la fin du Pléistocène, renfermait encore des représentants d'un troisième type dominant depuis en Europe, le *méditerranéen*. Ses traces se retrouvent déjà dans le gisement d'Ofnet.

Ainsi, au seuil de l'époque de la pierre nouvelle, les races qui constitueront le substratum racial des peuples actuels de l'Europe : nordique, méditerranéenne et alpine étaient déjà formées et répandues sur le sol de notre continent.

* * *

Quoique peu nombreux encore, les fossiles quaternaires se trouvent également dans les autres parties du globe.

Une découverte récente dans le domaine de la paléontologie humaine, est celle de la calotte crânienne de Pékin. Il s'agit d'une variété plus évoluée, plus « humanisée » de Pithécantrophe, à laquelle on a donné le nom de *Sinanthropus*. Trouvé dans les couches du Quaternaire inférieur (donc à peu près contemporain de l'« Eoanthropus » européen et de l'Homme de

(1) Dans les couches de l'Aurignacien supérieur, à Solutré, on a trouvé pour la première fois des crânes métissés avec des brachycéphales.

(2) Peut-être avant-garde des groupes finnois, pénétrés jusqu'en Europe occidentale dès le paléolithique supérieur.

Heidelberg), il prouve que le type pithécantrophe évolué a dû s'étendre sur une partie importante de l'Asie et qu'il y a subsisté durant le Quaternaire.

En effet, on vient de découvrir (Septembre 1931) près de la rivière Solo (Java), à peu de distance de l'endroit où gisaient les restes du pithécantrophe, trois crânes d'hominien du pléistocène moyen, d'âge plus récent que le *Sinanthropus* de Chine. Cet homme de *Solo* (*H. Solensis*) avait une conformation crânienne qui montre sa proche parenté avec ce dernier et sa descendance évidente du Pithécantrophe. Pithécantrophe — *Sinanthropus* — *H. de Solo* — *H. de Wajdak*, — constituent les chaînons d'un type humain, dont le premier était l'ancêtre tertiaire et dont l'Australien en est peut-être le représentant actuel.

Les grandes îles méridionales ont fourni encore un apport précieux. Deux crânes humains ont été trouvés à *Wajdak* en Java, patrie du Pithécantrophe. Ils datent du Pléistocène et représentent le type proto-australien, peut-être le tronc commun des races Tasmanienne et Australienne).

L'importante trouvaille, en 1931, de huit squelettes néanderthaloïdes au Mont-Carmel en Palestine (complétant celle de Galilée en 1925), augmente un peu nos connaissances sur la population quaternaire de l'Asie, en même temps qu'elle nous montre combien le type néanderthal avec ses variétés fut répandu sur le vieux continent. Le gisement est moustérien ; la conformation des os présente certaines différences d'avec le Néanderthal européen, aussi Sir Arthur Keith l'a nommé « *Palaeanthropus palestinus* ».

Cependant que cet immense réservoir humain qui est le continent asiatique reste encore en grande partie muet, la science espère toujours de son côté la solution de plus d'un problème.

L'Australie à son tour a le crâne de *Talgai* (Queensland), qui est certainement celui de l'ancêtre paléolithique des Australiens actuels. Le peuplement de l'Australie remonte donc aux jours anciens du Pléistocène et a pu commencer au moment où cette île-continent devait être encore attachée à l'Insulinde et à l'Asie. Toutefois on admet généralement son peuplement par la mer (navigation).

La vieille terre d'Afrique nous a réservé la surprise d'un type fossile complet d'« *homo sapiens* » (front élevé, crâne de grande capacité), remontant au Pléistocène moyen ou inférieur. Le crâne et les autres ossements trouvés (en 1929) à *Springbok Falls* (Transvaal) confirment l'existence à des époques très reculées d'un type évolué, dont un squelette avait été découvert à Oldoway, territoire de Tanganyika (en 1914), et ensuite d'autres restes importants dans le territoire de Kénia. Cet « homme de

Springbok » (ou « Bushveld »), à caractères négroïdes, semble représenter l'ancêtre- prototype de la race chamitique ou éthiopienne. On lui doit probablement l'industrie de pierre capsienne.

A Boskop (Transvaal), le crâne pléistocène trouvé en 1914, appartient à une race sapiens (*Homo capensis*), dont semblent dériver les négroïdes bantou.

Si nous y ajoutons l'« Australopithecus », anthropoïde presque hominien, et la race de Broken Hill (néanderthaloïde), nous constatons que l'Afrique méridionale est un centre important pour l'histoire de notre espèce. L'Afrique du Nord à son tour fut la patrie pléistocène de l'Homme de Grimaldi et des proto-Méditerranéens.

L'Amérique-Nord a peu donné en fait de fossiles : quelques découvertes considérées comme quaternaires, ne remontaient qu'à l'époque qui précède les temps géologiques actuels. Le peuplement de ce continent s'étant effectué après celui du « vieux monde », l'absence de restes trop anciens est explicable. On peut cependant signaler les ossements de Vero en Floride (incertains).

Dans l'Amérique du Sud, la grotte de *Lagoa-Santa*, (Brésil) contenait les ossements d'une trentaine d'individus. Le type de la race de Lagoa-Santa (tête élevée, d'aspect pyramidal) est actuellement répandu sur presque tout ce continent (Patagonie, Equateur, Basse Californie).

Races fossiles et races actuelles de l'Europe.

Nous avons vu que les couches du Pléistocène inférieur (époques paléolithiques pré-chelléenne et chelléenne) ont conservé les restes incomplets de deux races : celle de Piltdown et celle de Heidelberg. Au Quaternaire moyen, la race de Néanderthal, aux caractères encore arriérés, est dominante. Ensuite les races évoluées de l'âge du renne : celle de Grimaldi-Menton, négroïde ; celle de Cro-Magnon, celle de Brunn ou « du Loess », celle de Laugerie-Basse et celle de Chancelade, sont les représentants de « l'homo sapiens » du Paléolithique supérieur.

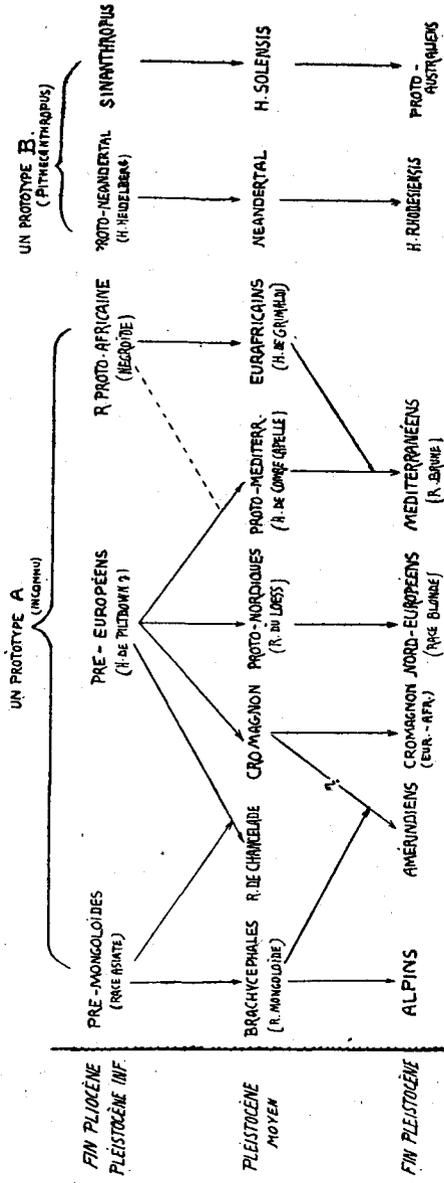
Quels étaient maintenant les rapports, les affinités entre ces races, et quels sont leurs représentants dans l'humanité actuelle ? (1).

Dans le tableau schématique suivant, j'ai tâché de les établir.

La souche des races fossiles aurignaciennes semble être le type de Piltdown (*Eoanthropus Dawsoni*), dont le front présageait au seuil des temps pléistocènes, le type « Homo sapiens » de plus tard. Ses restes

(1) Pour les races actuelles de l'Europe, v. p. 43.

fossiles, dont l'importance est incontestable, datant du Pléistocène inférieur et peut-être du Tertiaire sont contemporains des pré-Néanderthal (H. de Heidelberg).



Faute de découvertes qui nous prouvent le contraire, nous pouvons

envisager l'homme pré-sapiens de Piltown comme l'ancêtre des aurignaciens de Cro-Magnon et de Brunn-Combe-Capelle.

Quelques grandes différences morphologiques séparent le crâne de Piltown de celui du Néanderthal. L'attache de ce dernier type au tronc commun des hominiens remonte nécessairement au Tertiaire. L'homme de Heidelberg, celui de Néanderthal et celui de Broken-Hill, forment une continuité du Tertiaire à l'époque actuelle.

La race de Cro-Magnon, qui a laissé des réminiscences dans la population de nos jours, a dû occuper l'Afrique Nord-occidentale vers le début du Pléistocène supérieur. Cette race est, croyons-nous, la souche des races amérindiennes-nord (expansion directe par les terres atlantiques disparues). La présence du type mongoloïde parmi ces derniers s'explique par une pénétration asiatique au nord-ouest.

La race nord-européenne (dont il sera question dans la troisième partie), dérive de la race paléolithique de Brunn-Predmost (Homme du loess), ou proto-nordique. Si elle n'en est pas une variété, elle appartient en tout cas au tronc racial de Cro-Magnon. Cette race, devenue la race blondé du Nord, s'étendra sur une grande partie de notre continent.

L'homme négroïde de Grimaldi tire sans doute son origine d'un fond africain et, comme nous l'avons dit, pénètre en Europe par un des ponts terrestres existant encore au Paléolithique. Ce type semble avoir influencé les ancêtres de la race méditerranéenne-eurafricaine.

Les races asiatiques ont été caractérisées par la brachycéphalie (crâne court) depuis des époques très reculées (Pliocène ?). La première infiltration des brachycéphales en Europe peut avoir commencé au Pléistocène moyen ; vers la fin de cet âge, on les trouve disséminés un peu partout.

Les Alpines, les brachycéphales du sud-est, et probablement les proto-finnois, représenteront plus tard sur notre sol ce groupe humain.

La race fossile de Chancelade, des chasseurs de rennes magdaléniens, paraît se rattacher au groupe blanc Cro-Magnon, métissé avec des mongoloïdes. Vraisemblablement les eskimo actuels sont leurs descendants. La dolicocephalie très prononcée des Eskimo alliée au faciès mongoloïde, ne peut avoir d'explication plus plausible (1).

En lignes générales : un groupe vieil-eurasiate, issu probablement de l'homme de Piltown ; une race du groupe eurafricain (préméditerranéen) ; et un groupe proto-mongoloïde, — concourent durant les dernières

(1) Les Eskimo ont dû atteindre, en suivant le renne, le Groenland, le Nord du Canada, Baffin et l'Alaska, leur aire actuelle, par la voie des terres nord-atlantiques. Si c'était par l'Ouest, comment expliquer leur absence en Europe et en Sibérie (où ils ne se trouvent qu'au détroit de Behring) ?

époques paléolithiques à la formation des races constitutive de notre monde européen.

Le type néanderthal, avant de disparaître, a été sans doute le contemporain du premier groupe. Il a survécu (émigration ?) en Afrique méridionale jusqu'à l'époque actuelle.

Considérer l'homme de Piltdown comme ancêtre commun des deux types humains (sapiens et néanderthal), ce serait ramener leur différenciation en plein Quaternaire, ce qui rajeunirait d'une manière invraisemblable les grands groupes raciaux. Il est fort difficile d'admettre la séparation non seulement de ces deux sous-espèces, mais aussi de l'europpéen, du négroïde et du brachycéphale asiatique, postérieurement au Tertiaire (Pliocène).

La Préhistoire.

Tout l'espace de temps qui s'étend au delà de ce que nous savons de l'histoire des peuples, jusqu'aux premières manifestations connues de l'activité humaine, est compris sous le nom de Préhistoire (ou Préhistorique).

L'étude des races et des peuples et de leur origine, touche aussi à cet ensemble de connaissances, mais par « préhistoire » on doit entendre surtout l'*archéologie* et l'*ethnographie* préhistoriques.

L'anthropologie, la paléontologie, la géologie, l'archéologie, l'ethnologie, la linguistique aussi, concourent à éclairer un passé qui n'a laissé ni monuments écrits, ni traditions orales.

Relativement nouvelle, la Préhistoire prend de jour en jour une extension en rapport avec son importance. Elle essaie de découvrir les débuts de la civilisation, dont l'histoire ne remonte guère loin.

D'après la technique des outils qui ont servi à l'homme durant cette longue suite de siècles pendant lesquels il a employé la pierre, les archéologues distinguent :

L'âge de la pierre taillée ou *paléolithique*, et celle de la pierre nouvelle (polie) ou *néolithique*, de très inégale durée. Entre ces deux se place le mésolithique.

Les temps *protohistoriques* qui précèdent notre histoire, et sur lesquels nous avons des informations par la tradition et les monuments sont (1) : l'âge du bronze (5000 ans avant notre ère en Egypte et Asie antérieure ; 3000 ans dans le monde égéen ; 2000 en Europe) ; — et celui du *fer* (2).

(1) Après l'étape transitoire de l'*énéolithique* pendant lequel à côté de la pierre travaillée on emploie des objets en cuivre et en or.

(2) Cet « âge » archéologique, qu'on étend jusqu'au premier siècle avant notre ère, a été divisé en : époques de Halstatt et de la Tène (III), d'après des localités de Suisse et d'Autriche. Cependant nous sommes encore à l'âge du fer . . .

Le passage d'une époque ou âge à l'autre s'est opéré lentement. Les outils de pierre ont, par exemple, survécu à l'introduction du cuivre, et ils ont été employés simultanément pendant longtemps. Comme dans tout changement, il n'y a pas de cloison étanche entre l'ancien et le nouveau. Au contraire : l'enchevêtrement de civilisation, de mœurs, de toute expression de l'activité humaine, se retrouve en tout temps.

Il n'y a pas non plus une préhistoire générale de l'humanité. Nous avons l'habitude de considérer le monde par rapport à notre Europe. (1) De là de nombreuses confusions. Sur terre vivent des quantités de peuples qui n'ont pas d'histoire. Le préhistorique tel que nous l'entendons est celui de la civilisation européenne et méditerranéenne. La préhistoire est une prolongation rétrospective de l'histoire, lorsqu'il y en a une. Pour les peuples sans histoire, le passé et le présent sont également du domaine de l'*ethnographie*.

La présence des mêmes instruments de pierre dans des régions différentes, ne signifie pas toujours qu'ils sont contemporains. Bien souvent, il n'y a pas *synchronisme* entre les civilisations de même type. Les préhistoriens ont établi une classification qui devrait être limitée à une partie de l'Europe occidentale. C'est une erreur de considérer ces « époques » comme des tranches nettes de l'évolution humaine. Les expressions de cette évolution étant soumises à des variations, le parallélisme synchronique ne peut être établi qu'avec prudence entre l'Europe et les autres parties du monde. En Europe même les divers types des industries lithiques ne se suivent pas toujours dans le même ordre et quelquefois ils sont contemporains. Les industries ne sont pas l'apanage d'une race, d'une époque, ou d'un territoire ; empruntées, on les retrouve partout.

Lorsque tant de peuples se servaient du bronze et même du fer, le reste de l'humanité était encore aux outils de pierre ou de bois. Ailleurs l'âge de la pierre a été suivi sans transition par celui du fer ; ou bien le métal a succédé directement à la pierre taillée.

Avant d'utiliser la pierre retouchée, l'hominien se servait de massues, branches, pierres brutes : les premières armes ont été prises au hasard. Dans certaines régions, il passa aux armes de jet plus compliquées (fronde, propulseur, arc, boomerang), en matières périssables, tout en ignorant le travail de la pierre. Pendant que, depuis des temps immémoriaux, la poterie était en usage chez les uns, certains peuples ne la connaissent qu'aux temps historiques et aujourd'hui encore d'autres et non des plus inférieurs (Polynésiens), l'ignorent. Mais n'existe-il pas nombre de peuplades qui

(1) Ainsi lorsqu'on parle de la « découverte » de l'Amérique, il est bien entendu que c'est à notre point de vue, car ce continent existait depuis toujours là où nous l'avons découvert.

sont encore à l'âge de la pierre ou du bois ? Les exemples ne manquent pas pour démontrer combien peu homogène a été et l'est encore la civilisation.

Dans toute question touchant au préhistorique, il faut tenir compte de plusieurs autres facteurs :

Le *temps* écoulé depuis le Tertiaire, immense par rapport à la brièveté de notre histoire. L'évolution humaine ne peut être comprise qu'à travers de pareils espaces de temps.

Les *changements géologiques*. Les continents et les mers de nos jours ne correspondent pas, nous le savons, aux terres et aux mers tertiaires et quaternaires. Le climat a changé plus d'une fois et à grands écarts ; la faune s'est renouvelée d'une époque à l'autre. Plusieurs périodes glaciaires ont couvert une partie de l'Eurasie. Ces événements considérables, dont nous nous rendons à peine compte, ont influencé toutes les conditions d'existence de l'humanité.

Le *degré* de civilisation. Les régions de l'habitat, le climat, les moyens d'existence plus ou moins faciles, les aptitudes intellectuelles et organiques, sont l'origine des différences que nous constatons entre les peuples. Les progrès de certains groupes ont été plus rapides, ceux de la plupart à peine sensibles ou nuls ; d'autres se sont arrêtés à un point de leur évolution. La généralisation des caractères supérieurs que nous attribuons à l'homme des temps rapprochés n'est pas possible.

Les *changements* dans la *population* de l'Eurasie. Aux périodes post-glaciaires le vieil homme quaternaire fut remplacé par des tribus venues d'ailleurs (Asie, Afrique). Quoique très brefs, les temps historiques enregistrent assez de bouleversements ethniques pour nous donner une idée de la fréquence et de l'intensité de ces transformations. Le mélange des peuples est d'ailleurs le principal écueil dans la détermination des races.

La *multiplication* de l'humanité depuis les temps préhistoriques. Au Paléolithique la population était composée de rares bandes d'hommes. D'immenses régions étaient et sont restées désertes jusque tard. Mais la population a augmenté à ce point qu'à l'époque néolithique l'Europe entière est habitée par des peuples nombreux.

L'identité de forme des instruments ne doit pas faire conclure à une *identité* ethnique. L'emprunt se fait facilement de peuple à peuple et il est naturel que telle forme ou tel usage ne demeure pas l'apanage de celui qui l'a inventé. De même que, similitude ou identité de civilisation ou de langue, ne signifie pas toujours identité de race.

L'étude de la Préhistoire n'est pas encore en mesure d'attribuer avec certitude, telle manifestation de l'activité humaine à telle race ou groupe. L'âge néolithique, mieux connu, permet certains classements, mais l'immense durée paléolithique, autrement importante pour le passé de l'humanité, est encore un champ d'hypothèses.

III.

Les Races

Les Groupes humains.

La terre est habitée par des peuples nombreux, dont les traits et les mœurs ne se ressemblent pas. D'après les caractères physiques qui les distinguent, ils forment les races, les variétés et les types humains. Rien que la diversité de leur aspect nous montre combien lointaine doit être leur commune origine.

La séparation des grandes races remonte en effet très haut dans le passé : une fois que les préhommes tertiaires ont acquis des attributs humains, les divergences ont dû se manifester. Nous avons vu que, plus tard, les premières variétés quaternaires que nous connaissons, sont déjà nettement différenciées.

Il a fallu des siècles à ces races archaïques pour se transformer : certains de leurs caractères se sont accentués à la longue, au point de les changer entièrement. Un Ecossais, un Pygmée négrière, un Lapon, — des hommes tous, — mais quelle différence d'aspect, de constitution, de mentalité !

Les races se distinguent par des caractères physiques, qui impriment à chacune des traits distinctifs, et c'est tout. Ce terme de « race » représente une variété zoologique, naturelle, sans rapport avec nos idées sociales sur les groupements humains. Race — peuple — nation — trois termes dont la signification est différente : l'une scientifique, naturelle, — l'autre sociale, — la troisième politique.

L'identité ou la parenté des langues, ne prouvent nullement que les peuples qui les parlent ont une même origine. A plus forte raison l'identité de civilisation ou de mœurs. L'étude et le classement des races naturelles ne peuvent tenir compte qu'en second lieu de facteurs comme la langue et la civilisation (1).

L'origine des principales races d'hommes se confond dans la nuit des temps que l'histoire ignore totalement. Nous avons vu quelles pouvaient être ces origines naturelles. (Chap. 6, 1^{re} partie)

(1) Ainsi la dénomination d'une race « aryenne » ou « indo-européenne », dans le sens couramment employé, n'est qu'un groupement factice de peuples parlant des langues apparentées, mais de race différente (nordiques, alpino-celtes, méditerranéens, iraniens). De même de nos temps, celle de « race latine », à éléments si hétérogènes, est un non-sens.

Aux époques de la pierre taillée, existaient des races élémentaires, pas encore ou très peu mélangées, en partie éteintes depuis. Mais les hommes se multipliant et leurs tribus se trouvant en contact, le métissage est devenu fréquent. Il se forma ainsi d'autres variétés, point de départ de races plus faiblement caractérisées.

Une transformation générale s'opère plus près de nos temps, en Europe, durant l'époque de la pierre nouvelle (néolithique), commencée il y a dix à quinze mille ans environ. Le renouvellement des peuples par l'arrivée et la juxtaposition d'autres nouveaux, sera maintenant habituel. — Le temps, la multiplication des hommes et la civilisation, sont autant de facteurs qui ont facilité le croisement, d'où la difficulté de trouver encore les représentants purs des vieilles races. Les peuples d'aujourd'hui sont un produit du mélange incessant, par voisinage, infiltrations, émigrations, ou cohabitation paisible.

Tout le long des millénaires obscurs, soumises à tant d'influences, des races nouvelles se sont formées ; d'autres ont disparu. Leur disparition à la suite de causes naturelles (comme le manque d'adaptation au climat et à d'autres conditions nouvelles) ou de l'absorption par des races plus fortes, n'a pas été sans laisser de traces, conservées chez ces dernières par atavisme. Toutes les races ont laissé des empreintes, plus ou moins profondes, dans les types actuels.

* * *

Parmi les peuples répandus sur la terre, nous distinguons : d'une part l'homme que nous pourrions appeler septentrional ou *eurasiate* (*Homo Eurasiatus*), d'après le continent où il se trouve répandu ; — de l'autre, l'homme *noir* (*Homo Niger*) ou méridional (Afrique, Sud-Asie, Océanie), dont le prototype paraît être le groupe négrito, généralement aux cheveux laineux, nez élargi, prognathe, peau à pigmentation foncée (du jaunâtre au noir d'ébène).

Certaines races du premier groupe, — les mongoloïdes en général, — ont le crâne court (brachycéphale). Les autres sont à crâne long, plus ou moins dolicocephale.

La dispersion des hominiens, commencée à une époque indéterminée de l'ère tertiaire s'est accomplie par migrations lentes et successivement.

Les tribus dirigées vers le nord ou nord-ouest, ont évolué autrement que celles répandues sur les terres australes. Après avoir acquis les caractères distinctifs de l'homme, les progrès se sont manifestés plus rapidement chez les uns que chez les autres. Le groupe septentrional témoigne par certaines de ses races, d'une évidente supériorité sur les autres représentants de l'humanité, dont l'évolution semble avoir subi

un arrêt à un moment donné, les races issues de ce second groupe n'ayant pu atteindre la civilisation des premiers.

Temps, sol, climat, et tous les facteurs connus et inconnus qui se trouvent à l'origine des variétés zoologiques, sont les causes déterminantes de grandes inégalités.

Caractères physiques. — Classification.

Le classement des races humaines n'est pas aisé. Pour l'établir, il faut d'abord se rapporter à un nombre restreint de races fondamentales ou typiques, auxquelles se rattachent celles qui peuplent actuellement la terre. On doit encore considérer les variétés, les passages insensibles d'une race à l'autre, les types hybrides ou dégénérés. Les classifications sont nombreuses, et forcément plus ou moins imparfaites. (1)

La classification d'après la couleur de la peau, vulgarisée dans les écoles, est trop superficielle et cause de nombreuses confusions. Les races asiatiques mongoloïdes, sont ainsi improprement nommées « jaunes » ; la plupart n'ont pas la peau de cette couleur (ainsi les Finnois, les Turcs, les Alpains, etc.), tandis que des peuples africains (Bushmen et Hottentots, Pygmées) ont la peau jaunâtre. Les races indiennes d'Amérique, de différentes origines, présentent une grande variété de coloration de la peau, du jaunâtre à l'olivâtre, et le terme générique de « peaux rouges » (qui se rapportait à la coloration artificielle de certaines tribus), est inexact. La dénomination de « caucasienne », appliquée quelquefois au groupe blanc ou européen, n'a pas de sens. Les Ethiopiens, les seuls hommes à peau rouge-bronze, ne sont pas des nègres. Et ainsi de suite.

Les principaux *caractères anthropologiques*, d'après lesquels on peut distinguer les races et les variétés sont :

1. La *taille* (petite, moyenne, haute). Depuis les pygmées Akka (1,35 m. 1,48 m.) jusqu'aux Ecossais (au delà de 1,75 m.) et aux Soudanais nilotiques. La moyenne générale de l'humanité est de 1,64 m. — 1,65 m. (Haddon distingue : sous 1,48 m. pygmées ; 1,48 - 58 petite taille ; 1,58 - 68 moyenne ; 1,68 - 72 grande ; au-dessus très grande).

2. Les *cheveux* (forme, disposition, couleur, qualité). D'après leur nature les cheveux sont : droits (lissotriches) ; ondulés, lisses (cymotriches) ; crépus, laineux (ulotriches). La couleur est généralement noire, quelquefois roussâtre. Seule la race nordique européenne a les cheveux clairs, blonds (xantochroïde), associés aux yeux bleus. La couleur brun

(1) Depuis les anciennes classifications de Blumenbach (d'après la couleur) et de Geoffroy Saint-Hilaire ; celles de : *Huxley* dont le système est généralement suivi (5 races principales et 14 secondaires), Haeckel, Broca et Topinard, Quatrefages, Schurtz, Deniker (nombreuses sous-races et variétés), Giuffrida Ruggeri, Haddon, sont les plus connues.

clair, châtain, est un produit du métissage. Les cheveux roux (Finnois, Ecossais,) proviennent d'une décoloration (érythrisme). Les cheveux crépus ou laineux ne semblent pas être un caractère primitif des races noires.

3. La *couleur* de la peau — plus ou moins pigmentée — du blanc-rosé au brun clair des méridionaux (races leucodermes); jaunâtre pâle jusqu'au brun (xanthodermes); brun foncé au noir (mélanodermes). La peau cuivrée des Ethiopiens se rattache au premier groupe. — La couleur de la peau provient de la présence en plus ou moins grande quantité de grains pigmentaires sous l'épiderme. On ne s'explique pas encore la cause de la pigmentation (comme celle de la peau des nègres, par exemple), qui ne semble pas en rapport direct avec le milieu ou le climat.

4. La forme de la *tête*. Vues d'en haut : têtes longues (dolicocephales); courtes ou rondes (brachycephales) (1); moyennes (mésocéphales). Le rapport entre la largeur et la longueur du crâne réduit à 100, s'appelle « indice céphalique ». Suivant cet indice nous avons d'après Broca : jusqu'à 77,77 dolicocephale; de 77,77 à 80 méso; au-dessus brachycephale; avec les nuances sous-brachy (80 - 83,33) et sous-dolicocephale (75 - 77); et les formes extrêmes hyperdolico (très long) et hyperbrachycephale (très court). — Vu de face le crâne est : haut (hypsicéphale), ou bas, aplati (platy ou chaméocéphale); moyen (orthocéphale).

5. *Le nez*. Etroit (leptorhinien), large (platyrhinien), moyen (mésorhinien). Les races à peau noire sont platy, les mongoloïdes méso, les races blanches leptorhiniennes. — Le rapport entre la longueur et la largeur donne « l'indice » nasal. — Le profil, long ou court est encore : droit, creux ou concave, aquilin, en 6 (de l'Asie antérieure, dit juif), arrondi, relevé. — Le dos : haut, bas, ou moyen. — La racine ainsi que les narines : minces ou larges.

6. *Les yeux*. La couleur de l'iris : noir (en général); chez les races européennes : brun foncé, clair, vert, bleu, gris. Direction de l'ouverture (fente palpébrale) : horizontale (large ou étroite) et oblique. — Le « pli mongol » de la paupière.

7. *Face* ou visage. Vue de devant : étroite (leptoprosope), large (chameoprosope); courte ou basse, longue ou haute. A la tête longue correspond généralement une face longue; à la tête courte une face large. Lorsqu'une tête longue s'associe à une face large, ou vice-versa, le type s'appelle « dysharmonique ». — Vue de profil : droite ou verticale (orthognate), ou avec projection en avant de la face et des mâchoires (prognathisme). — L'exagération de la saillie des pommettes caractérise certaines races.

(1) Le caractère qui distingue les races mongoloïdes, semble avoir été acquis à une époque fort reculée. Tous les brachy eurasiates ont une même origine. La brachycephalie se retrouve jusqu'à certains points, chez d'autres races, comme les Négritos océaniques.

8. *Le front* : droit, élevé ; ou bien bas, fuyant, ou bombé. Large ou étroit. Développement des arcades sourcilières.

De nombreux autres caractères anatomiques, différent d'une race à l'autre.

La combinaison de tous ces caractères est très variée. Les cheveux et les yeux noirs, la dolicocephalie, la taille moyenne, sont communes à la plupart des races. Des caractères mixtes se trouvent chez les métis.

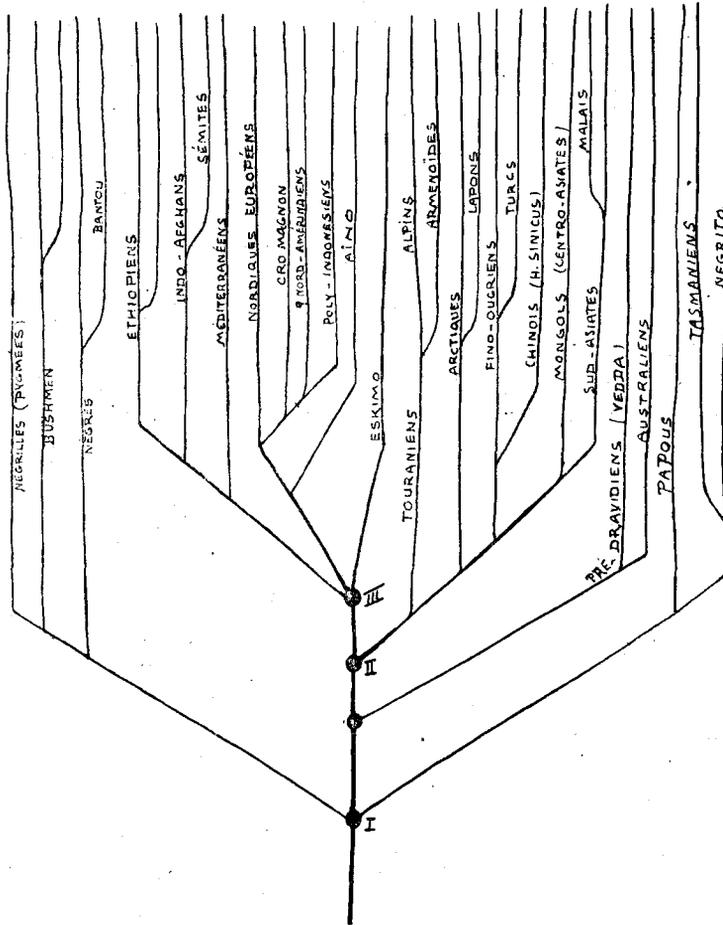


Schéma des principales races

Notre conception sur la parenté des grandes races est basée sur l'identité des principaux caractères anthropologiques (1), sans négliger aussi les facteurs temps et lieu qui président toujours à la transformation des types.

* Au grand groupe des » eurasiates » du continent nordique Asie-Europe composé de mongoloïdes d'une part, de blancs européens et méditerranéens de l'autre, — il faut ajouter les races nord-amérindiennes et les variétés polynésiennes, ainsi que le groupe éthiopien.

L'« homo niger » comprend une grande variété de races et de peuples des terres méridionales, Afrique, Asie, Océanie (et aussi Amérique du Sud). C'est de ce type plutôt que se rapproche le groupe dravidien et australien (cheveux ondulés, peau foncée), races arriérées présentant des caractères intermédiaires, mais probablement plus proches de l'homme primitif.

En tenant compte des caractères généraux de l'anthropologie, variables dans leurs combinaisons, les races se répartiraient de la manière suivante :

1. Le groupe des races à cheveux lisses à peau de couleur pâle, parmi lesquelles : — a) les races blanches à cheveux ondulés, dolicocéphales (comprenant : la race à cheveux blonds ou roux et yeux bleus ; — et la race à cheveux noirs) ; — et b) les races à cheveux droits, noirs, peau jaunâtre, en général brachycéphales, (et présentant quelquefois l'obliquité des yeux).

2. Le groupe des races à cheveux laineux, peau noire ou foncée, nez élargi, face prognathe, etc.

3. Races à caractères mixtes.

La description des races, en dehors du cadre de ce livre, se trouve dans d'excellents ouvrages spéciaux. Rien que la nomenclature des sous-races, variétés et peuples, comprend des centaines de noms. Nous croyons cependant nécessaire de jeter un coup d'oeil sur les races qui constituent les fondements de notre monde européen.

Les Races eurasiates — Le monde européen.

De tous les hommes sauvages, qui dans les ténèbres des temps disparus ont peuplé successivement les contrées de l'Europe, il ne reste pas seulement des fossiles mais aussi des traces dans sa population de plus tard. Nous sommes, pour une bonne partie, leurs descendants.

La disparition des anciennes races s'est opérée soit par leur transformation à travers les siècles, soit par leur absorption par d'autres plus nouvelles ou mieux dotées.

Transportons-nous par la pensée à une époque où l'Europe et l'Asie avaient fixé depuis quelque temps la configuration et le climat actuels, environ dix à quinze mille ans en arrière, vers le commencement de l'époque dite néolithique. La population de notre Europe devient plus nombreuse, les

(1) A côté de ces caractères mentionnons pour la détermination des races, la méthode sérologique de l'hisagglutination, dont les résultats nous semblent encore assez vagues.

racés s'entremêlent de plus en plus, l'aspect ethnique des groupes sociaux est changé, en même temps que les progrès réalisés sur les routes de la civilisation. Mais nous ne savons rien sur l'évolution de ces variétés humaines (1). Le fait est que, à l'âge néolithique européen, plusieurs familles ou races, les unes blondes au crâne long, les autres brunes au crâne court, les autres de caractères mixtes, vivaient sur le sol habité aujourd'hui par les peuples qui en dérivent.

Trois races (nord-européenne, méditerranée et alpine) qui forment le fond de cette population et dont nous allons parler, entreront dans la composition des peuples connus aux époques proto-historiques et historiques. Mais d'autres races, extra-européennes, entrent aussi en jeu dans la synthèse de ces peuples.

Une transformation ethnique considérable prépare, durant les derniers millénaires préhistoriques, le monde Européen, dont l'activité percera assez rapidement les voiles de l'histoire.

1. La race autochtone, la plus ancienne en Europe, descendant des pré-nordiques quaternaires (v. chap. Races fossiles) est la race nordique, blonde, ou *Nord-européenne* (généralement mais improprement nommée germanique, kymrique, scandinave, etc.) Ses traits caractéristiques sont : la taille haute, cheveux clairs (blonds ou roux) yeux bleus, crâne long (dolico), face longue ovale, nez droit, étroit, peau blanche.

Cette race se forma sous son aspect spécial (dépigmentation : blonde claire) dans la région centrale de l'Europe (probablement entre la Baltique et la vallée du Danube). Ses aïeux proto-nordiques s'y étaient établis au quaternaire moyen ; nous les retrouvons dans les crânes d'Ofnet de la fin du quaternaire. Guerrière et conquérante, elle se dirigera vers le sud et l'ouest et à l'âge des métaux se superposera à d'autres peuples.

Trois groupes se détachent au néolithique de cette race :

a) Le *germano-scandinave* au Nord (rameaux : scandinave, britannique, teutonique, gaulois ou kymrique). Cette branche est la moins influencée par les pénétrations étrangères (alpine et méditerranéenne) et représente mieux, par quelques îlots demeurés plus purs, la race nordique.

b) Le groupe de Nord-est, qui comprend le rameau *baltique* (fond ethnique des anciens Prussiens et des Letto-Lithuaniens), parlant les dialectes baltiques, pénétré plus tard à l'est et au nord par des éléments finnois ; — et le rameau *vistulien* très mélangé aux temps historiques, composé de tribus répandues en Pologne et en Silésie actuelle, d'où il s'étendit à l'Est et au Sud, influencé de bonne heure

(1) La coutume de l'incinération, répandue à l'âge de bronze, ne nous permet plus, comme pour les époques antérieures, l'examen des ossements pour la détermination des races qui fleurissaient à cette époque.

par des mélanges scyto-iraniens, alpins, ouralo-altaïques. Ce rameau forme le substratum des Vendes, Polonais et blancs-Russiens.

c) Le groupe méridional, qui se trouve étendu aux temps préhistoriques sur les plateaux des Carpathes et dans la vallée du Danube, la Dacie de plus tard, et entre la Mer Noire et l'Adriatique, groupe pour lequel nous proposons le nom d'« *Adrio-pontique* ». Des tribus sont arrivées jusqu'en Grèce et en Archipel (les Pélasges) et même en Italie. Les Cimmériens, les Thraces, les Illyriens (ces derniers influencés par la race Alpine (1)), la classe dominante des Egéo-Phrygiens (auxquels se rattachent les ancêtres doriens des Grecs (2)), probablement les Etrusques et les Italiotes, sont les peuples qui représenteront cette race à l'aurore des temps proto-historiques.

On peut constater parmi ces peuples, de puissantes pénétrations méditerranéennes et brachycéphales, et en Asie mineure le mélange avec les peuples sémites et iraniens, — influences qui ont altéré le fond originel.

Dans toute l'Europe méridionale, jusque loin au Caucase, en Hindoustan et en Mauritanie, on constate la pénétration des conquérants de race nordique, qui se superposent aux autochtones et forment leurs classes dominantes. — L'expansion maxima de cette race coïncide avec les débuts de l'âge du fer (environ 900 a. c.).

La langue primitive des peuples européens (nommés généralement « aryens » ou « indo-européens ») appartient à cette race. Les tribus méditerranéennes et les alpins empruntèrent cette langue et de nouveaux idiomes se formèrent. (3)

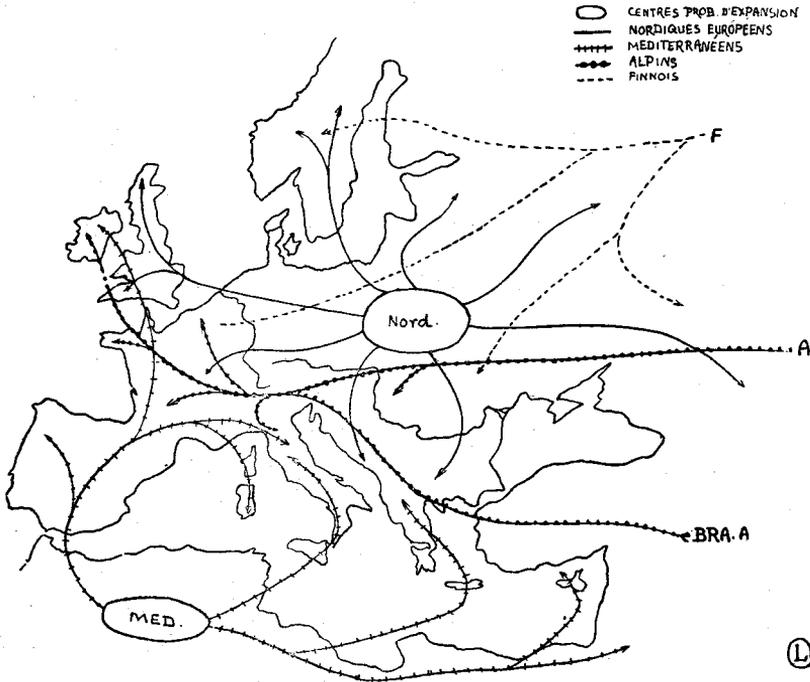
2. La race *Méditerranéenne* (ou méridionale, ou nord-africaine) brune, dont les premiers vestiges se retrouvent au mésolithique en Europe occidentale et méridionale (au Quaternaire). Comme pour les autres races, la question de ses origines est incertaine ; nous savons seulement qu'elle vient de l'Afrique (1) et qu'elle s'étend autour de la

(1) Les Albanais, les Bosniaques, les Herzégoviniens, de haute stature, mais à tête ronde (influence alpine ?) sont leurs successeurs. Certains anthropologues (Deniker) les classent comme une race secondaire « dinarique ». Vu leur taille, le nez droit et l'ovale du visage, il est plus naturel de les considérer comme nordiques, brachycéphalisés par métissage. Dans le sud-est européen (Danube-Adriatique) les crânes longs du néolithique sont remplacés plus tard par des brachy, à la suite d'infiltrations alpines.

(2) Les légendes des origines helléniques font venir les migrations de leurs ancêtres du Nord (bassin du bas-Danube). Il s'agit bien entendu de la classe dominante, des chefs.

(3) Dans le groupe principal du Nord, dominait le prototype des langues dites germaniques ; dans celui du N. E. les idiomes baltiques, peut-être les plus rapprochés de la langue-mère ; dans le vistulien les langues proto-slaves ; dans le groupe méridional les thraces et proto-latines. Ensuite celtiques chez les alpins occidentaux et sanscrites chez les Indo-iraniens.

Méditerranée. Son prototype semble être l'homme de Combe-Capelle, mais peut aussi avoir été un type éthiopien inconnu ou bien le négroïde de Grimaldi.



Diffusion des races en Europe
(époque néolithique)

Les caractères dominants : cheveux et yeux noirs, taille moyenne, élancée, crâne et face longs, nez moyen plutôt large, couleur de la peau plus foncée.

Depuis des temps immémoriaux, plusieurs branches se détachent de cette race : les anciens Egyptiens, dont la brillante civilisation atteignait l'apogée à l'âge où nos aïeux européens étaient de vagues barbares ; — Les Lybiens et autres peuples de l'Afrique du Nord ; — les tribus qui occupèrent la Crète et les autres îles méditerranéennes où fleurit la civilisation égéenne ; — les Ibères et les Ligures (mêlés à des éléments celto-alpins) de l'Espagne, de la France et de l'Italie de plus tard.

(1) D'après Sergi, du Sud de l'Égypte, de l'Éthiopie.

Par les Ibères, la race méditerranéenne atteignait l'ouest et le Nord-ouest de l'Europe et se trouvait en contact avec la race du Nord (jusqu'aux îles britanniques), et s'étendait d'autre part sur le Sud du continent et sur les îles. Le fond ethnique de l'Espagne, du Sud de la France, de la Sicile, de la Sardaigne, est ibère ; celui du nord-ouest de l'Italie et de la Corse, est ligurie.

Les Méditerranéens gardent encore dans leur sang le soleil africain. Leur influence civilisatrice présida à la formation de quelques peuples : les Grecs, les Romains en furent l'expression la plus heureuse.

3. Les *Alpins* ou race brachycéphale de l'Europe (improprement nommée quelquefois : Celtique ou cévénole). Vers la fin du paléolithique, des hommes à tête ronde paraissent en Europe occupant les Alpes et prolongements, la vallée supérieure du Danube (Allemagne-sud), les massifs de France (Cévennes, Vosges, Ardennes), la Bretagne, le quadrilatère bohémien et ses rameaux, atteignant ensuite le Nord de l'Italie, la Slovaquie, la Hongrie, la Croatie, la Serbie, jusqu'en Transylvanie et le long de l'Adriatique. Leur pénétration entre la zone des nordiques et celle des méditerranéens, présente une importance spéciale pour l'histoire raciale du continent.

Les caractères anthropologiques des alpins (tête ronde, taille sous-moyenne, trapue, figure large, ronde, nez plutôt élargi, yeux à iris clair, cheveux châtain foncé) sont un héritage mongoloïde.

On considère les alpins brachycéphales comme des « Touraniens » eurasiates, donc de la même souche que les anciens Sumériens, Mèdes, Hittites, de l'Asie antérieure (Mortillet, Zaborowski, Ripley) ; — ou bien on les tient comme originaires des régions de la Sibérie ou de l'Asie centrale (Quatrefages, Morgan, Boule). Cette origine lointaine n'exclut pas une descente postérieure en Asie antérieure. Il est certain que des tribus du grand réservoir asiatique ont avancé en Europe, au Quaternaire paléolithique, direction Oural-Caspienne, par la Russie actuelle. D'autres anthropologistes enfin, les considèrent comme autochtones en Europe (Giuffrida Ruggeri, Ranke) (1).

Il nous faut admettre la succession de migrations anciennes du côté de l'Oural, au Paléolithique ; ensuite d'autres d'Asie mineure. L'arrivée de ces tribus d'Orient est incessante aux temps préhistoriques, comme plus tard, et se fit paisiblement, sans caractère d'invasion violente.

Les brachycéphales représentent donc pour nous deux groupes du stock asiatique, ayant pénétré en Europe par deux voies :

(1) En expliquant leur brachycéphalie par certaines transformations morphologiques régionales, non entièrement prouvées, mais possibles.

Le premier groupe, alpin (plus ancien en Europe) viendrait du Turkestan et de la Sibérie actuels, par la Russie méridionale. Il s'est étendu comme nous le savons sur toutes les ramifications alpines. — Le second, issu de la race de l'Asie antérieure (dont les Sumériens et autres peuples), race désignée sous le nom d'*arménoïde*, pénètre en Europe au néolithique par le S. E. de la péninsule balkanique. — Nous sommes ainsi en présence de deux types à tête courte, apparentés et arrivés par migrations échelonnées dans le temps (la race alpine et la variété métissée dinaro-adriatique).

La civilisation néolithique de cette race nous a laissé les habitations lacustres ou palafittes. Des tribus venues plus tard (second groupe) ont apporté avec elles l'usage du bronze (1) et une civilisation propre.

On désigne quelquefois la race alpine sous la dénomination de « celtique », terme qui n'est qu'une source d'erreurs chez les historiens, surtout à cause de ces deux noms : gaulois et celtes, (au fond le même mot). Les Gaulois (nordiques) n'ont rien à faire avec la race alpine.

En étroites relations avec l'Europe par les Scythes et autres peuples sous-pontiques, se trouve la race *iranienne* ou indo-iranienne. Séparée de longue date de la souche blanche européenne, et établie en Asie, elle s'y mélangea aux peuples turco-touraniens, assyroïdes, sémitiques ; et même dravidiens et négritiques aux Indes. A cette race se rattachent plusieurs peuples au type différent, parmi lesquels les anciens Scythes royaux de Hérodote semblent avoir été un rameau plus pur.

La branche *sémitique*, un autre groupe des races blanches d'Asie, apparentée aux Méditerranéens, n'a que des rapports accidentels et tardifs (les Arabes, les Juifs) avec la population de l'Europe.

A côté de ces races, fondement du monde européen, nous devons ajouter la contribution ethnique des asiatiques qui n'est pas négligeable.

Les trois grandes races de l'Asie centrale qui composent le tronc mongoloïde, sont :

1. La race *fino-ougrienne*, arrivée des régions ouralo-sibériennes à des époques inconnues et étendue de l'Est (Volga) au Nord (Baltique) de la Russie actuelle. Elle entre pour une bonne part dans la composition des peuples dits slaves (Sarmates proto-historiques, aujourd'hui Russes) et baltiques ; mais elle demeura aussi en groupe non mélangé (Finnois, etc.) Les Magyars appartenaient à cette race. — Le type est intermédiaire, mais assez rapproché de l'Européen. Cheveux roux ou clairs, yeux verts

(1) L'origine de la métallurgie (cuivre) est placée par de Morgan à l'est et sur les bords de la mer Caspienne. La sidérurgie dans les monts d'Anatolie-Transcaucasie.

ou gris, peau blanche, nez court droit ou concave, face ronde, osseuse, pommettes apparentes, taille moyenne.

Le contact préhistorique des tribus européennes avec les Finnois qui ont pénétré jusqu'en Occident, remonte assez loin. Nous pensons que certaines traces brachy-alpines peuvent être attribuées à cette pénétration de tribus finnoises. Mais les distinguer des autres mongoloïdes parmi les alpins, n'est plus possible.

2. La race *turque*, originaire de l'Asie centrale (Tien-Shan, Altaï), brachycéphale typique, comprend plusieurs peuples. Elle s'étendait sur la Russie Orientale et méridionale et par des peuples comme les Avars, les Coumans, les Tartares-musulmans, pénètre parmi les Européens aux temps rapprochés (moyen-âge). Plusieurs peuples de Russie lui doivent leur origine. Les Turcs-osmanli, fort métissés, ont le type peu différent de l'euro-péen.

3. La race *mongole*, de l'Asie orientale, présente les caractères mongoloïdes plus accentués (la seule qu'on pourrait appeler « jaune »). Elle n'a été en rapport avec l'Europe que par les tribus mongoliques qui formaient le gros des grandes invasions médiévales, dirigées par les conquérants de race turque (Huns, Tartares), venues de l'Orient.

Considérations finales

De toutes ces races, une part d'héritage, importante ou infime, selon leur situation géographique, échoit aux peuples actuels de l'Europe.

Du mélange incessant des vieux peuples avec leurs voisins ou avec les nouveaux venus, sont sortis les peuples des temps historiques. La multitude de noms qui nous ont été légués par les anciens écrivains, ne doit pas nous faire croire qu'ils correspondent à autant de races ou de peuples. La même tribu ou le même peuple sont connus souvent sous plusieurs noms ; par contre un nom seul couvre quelquefois des peuples d'origines différentes, réunies ou non dans un conglomerat social.

La constitution des peuples en « nations » est une innovation des temps modernes. Chaque nation européenne est une combinaison des mêmes éléments dont la proportion seule est variable. Ce que nous entendons par « unité nationale », est une formule, une convention, produit de notre temps. Cette unité est basée sur la communauté de langue, de mœurs, de mentalité, sur un même sort et un même idéal. Il s'agit donc d'un ensemble d'expressions civilisatrices et nullement de communauté d'origine.

Depuis toujours, les types humains ont été transformés, mêlés ou renouvelés, par les immigrations, le voisinage, les infiltrations paisibles et les invasions, et bien entendu par les influences naturelles du milieu, du sol. Aucun peuple actuel n'a conservé dans son ensemble le type de l'an-

cienne race dont il a hérité le plus d'attributs. Ceci veut dire que chacun de nous est un produit héréditaire de *toutes* les races, parmi lesquelles *une* a mieux imprimé ses caractères. (1)

Tous les peuples sont plus ou moins *métissés*, c'est-à-dire présentent des caractères mixtes, transmis par les races qui ont contribué à leur formation. Certains individus représentent encore ces races et conservent plus purs les traits dominants de celle qui, ayant résisté mieux pour des raisons physiques et d'adaptation, affaiblit ou efface les autres dans notre hérédité.

L'analyse ethnique d'un homme peut être comparée à celle d'un corps chimique. La proportion des éléments raciaux qui le composent diffère d'un individu à l'autre, comme elle diffère de peuple à peuple.

L'examen anthropologique d'une population, ne donne que des indications approximatives sur ses prédécesseurs primitifs. Des mélanges connus ou inconnus, généraux ou individuels, se succèdent sans interruption le long des âges. Des pénétrations massives ou des infiltrations passagères de groupes ou d'individus ont imprimé de tout temps aux descendants les caractères que nous sommes enclins à attribuer aux très anciens indigènes. Un complexe de signes ataviques subsiste en chacun de nous. Que savons-nous sur ces influences qui se réveillent tout à coup, isolées, après qui sait combien de générations ?

Le grand problème de l'*hérédité* est encore impénétrable. Les modalités de cette hérédité nous échappent comme tant de caprices de la nature, qui ne révèlent que difficilement ce que nous appelons ses « mystères » ou ses « lois ». Ce n'est pas à l'aide de quelques indices anthropométriques que nous pouvons les résoudre. Si une analyse des influences ancestrales de toute sorte pouvait être tentée, la formule qui l'exprime serait bien compliquée.

Ce sont ces influences multiples qui aident l'humanité à marcher sur la voie du progrès. Armé d'une hérédité mentale de plus en plus riche, continuellement aiguisé, jusqu'où ne peut arriver l'esprit humain ?

(1) Un petit calcul démontre combien variés peuvent être les éléments qui ont donné naissance à un homme actuel. L'an I de notre ère, chacun de nous (en 57 générations) compte 239.000.000.000.000.000 aïeux ! Ce chiffre incalculable, réduit en réalité à beaucoup moins, à cause des individus qui se répètent dans notre ascendance plusieurs millions de fois, signifie quand même d'innombrables fois la population totale de l'Europe (et de l'Asie et pour les uns de l'Afrique) à l'époque du Christ. En faisant la part des ancêtres communs et en ramenant ce chiffre au minimum, il ne s'ensuit pas moins que chaque Européen de nos jours, descend de tous les hommes de différentes races vivant alors. On peut déduire de là, de combien fictive est « l'unité d'origine » dont les hommes d'une même nation font tant de cas.

La fin de l'humanité sera celle de toutes les espèces. Depuis des millions d'années d'innombrables espèces d'êtres ont évolué, ont subsisté plus ou moins longtemps et ont disparu dans la nuit du passé. Quelle que soit sa durée, la nôtre disparaîtra à son tour, sans que l'équilibre du monde en soit troublé.

Mais, entretemps, la terre se transforme aussi. Les phénomènes naturels peuvent n'importe quand déchaîner leurs forces latentes et faire effondrer ou bouleverser les terres actuelles.

Le retour des glaciers est une chose probable (même si nous n'étions pas en ce moment, comme il semble, dans une période d'oscillation interglaciaire).

Un jour, une nouvelle extension des glaces peut couvrir l'Europe et effacer à jamais les peuples qui en ont fait le foyer de la civilisation et les œuvres dont ils se glorifient. Des événements pareils montrent combien peu comptent pour l'indifférente nature ses manifestations passagères.
